

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

NUMÉRO 110.

15 NOVEMBRE 1893.

L'Affiche Illustrée



Si loin qu'on remonte dans l'histoire, on y retrouve la préoccupation d'instruire le public, par la voie de l'affiche, des événements qui peuvent l'intéresser. L'Autorité est la première à se servir de ce mode de publicité qui la met directement en communication avec ceux qu'elle veut atteindre.

Dans ces conditions, on pourrait penser qu'il n'existe aucune obscurité sur les débuts de l'affiche et sur son passage à travers les siècles. Il n'en est pas ainsi : les documents, au contraire, font presque absolument défaut.

L'affiche la plus ancienne que l'on connaisse est au musée judaïque du Louvre. Elle a été découverte au Temple de Jérusalem par M. Clermont-Ganneau, en 1872. C'est une stèle dont l'âge peut être précisé ; elle se rapporte au règne d'Hérode le Grand, et son texte est antérieur de quelques années seulement, à la naissance du Christ. — Elle porte interdiction aux Gentils de pénétrer, sous peine de mort, à l'intérieur des enceintes sacrées du Temple juif.

Les Egyptiens paraissent également n'avoir laissé qu'un Papyrus portant la date du 10 juin 46 avant Jésus-Christ. Ce monument signale la disparition de deux esclaves et promet une récompense à celui qui fera connaître le lieu où ces esclaves se sont réfugiés.

Les affiches grecques nous sont mieux connues. Elles étaient peintes sur des parois blanches ou sur des tablettes préparées à cet effet. On sait qu'après la bataille de Salamine, le texte original des lois de Solon ayant disparu dans l'incendie de la ville, les Athéniens le reconstituèrent, et inscrivirent à nouveau ces lois sur des tables recouvertes de peinture blanche.

Exposées à la vue du public, ces tables dressées verticalement et rapprochées les unes des autres, formaient un parallélogramme pivotant sur un axe central, auquel un mouvement lent et

régulier était imprimé par un mécanisme intérieur d'une grande simplicité. Ces monuments que les citoyens d'Athènes pouvaient voir passer sous leurs yeux, sans se déplacer, avaient reçu le nom d'*Axones*.

C'est plus spécialement à la législation romaine, qu'on doit reporter l'organisation d'un mode d'affichage qui eut alors, sauf les moyens employés, de sérieux points de ressemblance avec le nôtre.

Dès qu'elles étaient admises par les comices ou par les centuries, les lois étaient gravées sur des tables ou des colonnes d'airain. Après avoir été exposées à tous les regards, elles étaient renfermées dans le Trésor public.

Les annonces et les inscriptions légales, peintes en couleur rouge ou noire prenaient place sur des murailles blanchies qui portaient le nom d'*Albums* et avaient une physionomie architecturale fort artistique. Ceux qui pouvaient être tentés d'altérer ou de détruire les *Albums* étaient passibles de peines sévères.

Les affiches des représentations théâtrales obtenaient une place privilégiée chez les Romains. Grandes et bien disposées, elles indiquaient aux passants, les noms des acteurs en possession de la faveur publique et représentaient quelquefois, en couleurs éclatantes, les scènes où ils se montraient avec le plus d'avantages. Pline cite un artiste du nom de *Callades*, qui excellait dans la peinture de ces tableaux.

Quelle voie ont suivie les affiches pour arriver jusqu'à nous ? On l'ignore. Quelques historiens admettent qu'elles ont passé dans la Gaule avec le gouvernement des Romains ; Leroux de Lincy dit que les rois de nos deux premières races ont eu recours à leur emploi ; cela est plus que probable, mais cette affirmation ne semble appuyée d'aucun document palpable.

Au Moyen-age, l'affiche a disparu. Le cri à son de trompe, par le *Héraut d'armes* ou par le *Crieur-juré*, intervient, et, vers la fin du XIII^e siècle, le *criage* a pris assez d'importance pour que le roi et l'évêque de Paris songent à le vendre à la juridiction du Parloir aux Bourgeois, qui l'exploite à son profit pendant près de trois siècles.

Les affiches réapparaissent alors. François I^r, par une ordonnance du 13 novembre 1539, réglemente leur proclamation et leur apposition :

« Nous voulons, dit-il, que ces présentes ordonnances soient publiées tous les mois de l'an, par tous les quarrefours de cette ville de Paris et faux bourgs d'icelle, à son de trompe et cry public. Et néanmoins qu'elles soient attachées à un tableau, escriptes en parchemin et en grosse lettre, en tous les seize quartiers de la dite ville de Paris et esdictz faux bourgs, et

« lieux les plus éminents et apparents d'iceulx,
« afin qu'elles soient congneues par un chacun.
« Et qu'il ne soit loysible oster les dictz tableaux,
« sur peine de punition corporelle, dont les dictz
« commissaires auront la charge, chacun en son
« quartier. »

Dès cette époque, l'affiche prend possession de la ville. Elle s'en empare à ce point, qu'elle devient, à l'occasion des querelles religieuses de la seconde moitié du XVI^e siècle, un véritable danger pour la tranquillité publique.

C'est seulement par un arrêté du 5 février 1652, qu'il est ordonné « aux officiers du Châtelet tenant la police, de condamner au fouet et au carcan ceux qui seront trouvez imprimant, affichant, criant ou débitant placards contre l'autorité du Roy. » Une année plus tard, le 22 janvier 1653, « il est fait défense à tous imprimeurs, d'imprimer placards et mémoires pour afficher, sans permission, et à toutes personnes de les afficher, à peine de la vie, et d'être procédé contre eux, comme perturbateur du repos public. »

Les termes rigoureux de cet arrêté sont bientôt oubliés, et les affiches reprennent leur place au grand jour plus nombreuses que jamais. Les imprimeurs et les libraires, mettant à profit la tolérance dont ils sont l'objet, emploient à leur gré ce moyen de publicité qui assure le succès de leurs ouvrages. L'affiche reste longtemps ainsi l'une des prérogatives de leur corporation. De nouveaux abus se produisent alors, et il devient bientôt nécessaire de les supprimer.

Un arrêté du 13 novembre 1722 proclame l'obligation de réduire le personnel des afficheurs parisiens et de limiter leurs droits. Cinquante ans plus tard, le 20 octobre 1771, une nouvelle ordonnance fixe à quarante, le nombre des afficheurs pouvant exercer leur profession à Paris. Il s'agit alors d'atteindre et de frapper l'affichage clandestin.

Si l'on excepte les affiches des Confréries, les thèses historiées et quelques rarissimes affiches de théâtre, dont l'exécution peut être reportée au commencement du XVII^e siècle, si l'on excepte aussi une affiche de 1715, pour les *Paraplyes à porter dans la poche*, l'ordonnance du 20 octobre 1771, marque à peu près l'époque où les affiches illustrées font une première et timide apparition. Elles sont, au début, presque informes ; gravées sur bois pour les figures, le typographe leur apporte, pour la lettre, le secours de son bras. C'est l'enfance d'un art que nous saurons plus tard, porter à l'état de perfection.

Vient la période révolutionnaire, la Convention, le Directoire, Napoléon, Louis XVIII, Charles X ; quarante années environ, pendant lesquelles la France se transformant, luttant pour la vie, personne ne songe à l'image de la rue.

Les murailles parisiennes sont couvertes de placards officiels qui font connaître au pays, tantôt les revers qui l'accablent, tantôt les succès qui le grandissent.

L'industrie, abandonnée à elle-même, renonce momentanément à ses moyens d'action. Elle ne les reprend que vers 1825, au moment où Senefelder lui apporte les ressources de la lithographie.

A partir de cette époque décisive pour l'art français, les plus grands artistes de cette merveilleuse période, tous ceux qui sont aujourd'hui l'objet de notre admiration ou de notre sympathie : Devéria, Edouard de Beaumont, Calame, Bertall, Beaucé, Français, Gavarni, Gigoux, Daumier, Tony Johannot, Grandville, Célestin Nanteuil, Raffet, Horace Vernet, Henri Monnier, Cham, Frère, Benjamin Roubaud, Edmon Morin, Charles Vernier, Henry Emy, ne jugent pas indigne de leur crayon, ou même de leur pinceau, l'affiche qui prend enfin, de haute lutte, la place qui lui appartient et qu'elle n'abandonnera pas. Un peu plus tard, un maître, Jules Chéret, lui vient.



Croquis de JULES CHÉRET pour une affiche des Buttes-Chaumont (grav. sur bois de A. Léveillé).

Léon et Alfred Choubrac le suivent. J'écrivais à peu de choses près ce qui précède,



Réduction
d'une affiche
de
EUGÈNE
GRASSET
pour les Fêtes
de Paris

en mai 1889, au moment où, à la demande du Comité de l'*Exposition rétrospective du travail*, j'organisais à l'Exposition universelle, dans le Palais des Arts libéraux, une *Histoire résumée de l'affiche*. Ce n'était pas une collection que je montrais aux visiteurs, c'était seulement une série complète, je le crois au moins, des modes d'impression ou de reproduction mis au service de l'annonce par l'image.

La gravure sur bois, la typographie pure, la gravure sur acier ou sur cuivre, le papier peint, la lithographie noire, la lithographie coloriée au pinceau ou au patron, la chromolithographie, la chromotypographie, les procédés photographiques et leurs applications, se trouvaient là, rappelés chronologiquement de façon qu'il était possible de se rendre un compte exact de ce qui avait été tenté dans cette branche de l'art industriel de 1694 à 1889, c'est-à-dire pendant deux siècles entiers.

Depuis 1889, que de progrès accomplis !

Comme il était facile de le prévoir, de nombreux artistes et non des moins marquants, sont venus se ranger aux côtés de Jules Chéret. De leurs efforts communs est résulté pour l'art — l'art sans épithète — un réel profit. Cela n'est pas niable.

Pour notre plus grande joie, les murailles parisiennes sont devenues des salons de plein air, où l'affiche, installée dans la rue comme chez elle, gaiement enveloppée de lumière, reçoit

ses admirateurs.

Après un long sommeil, la lithographie renait et s'empare de l'attention bienveillante de ceux qui la croyaient pour toujours vouée à l'indifférence ou à l'oubli.

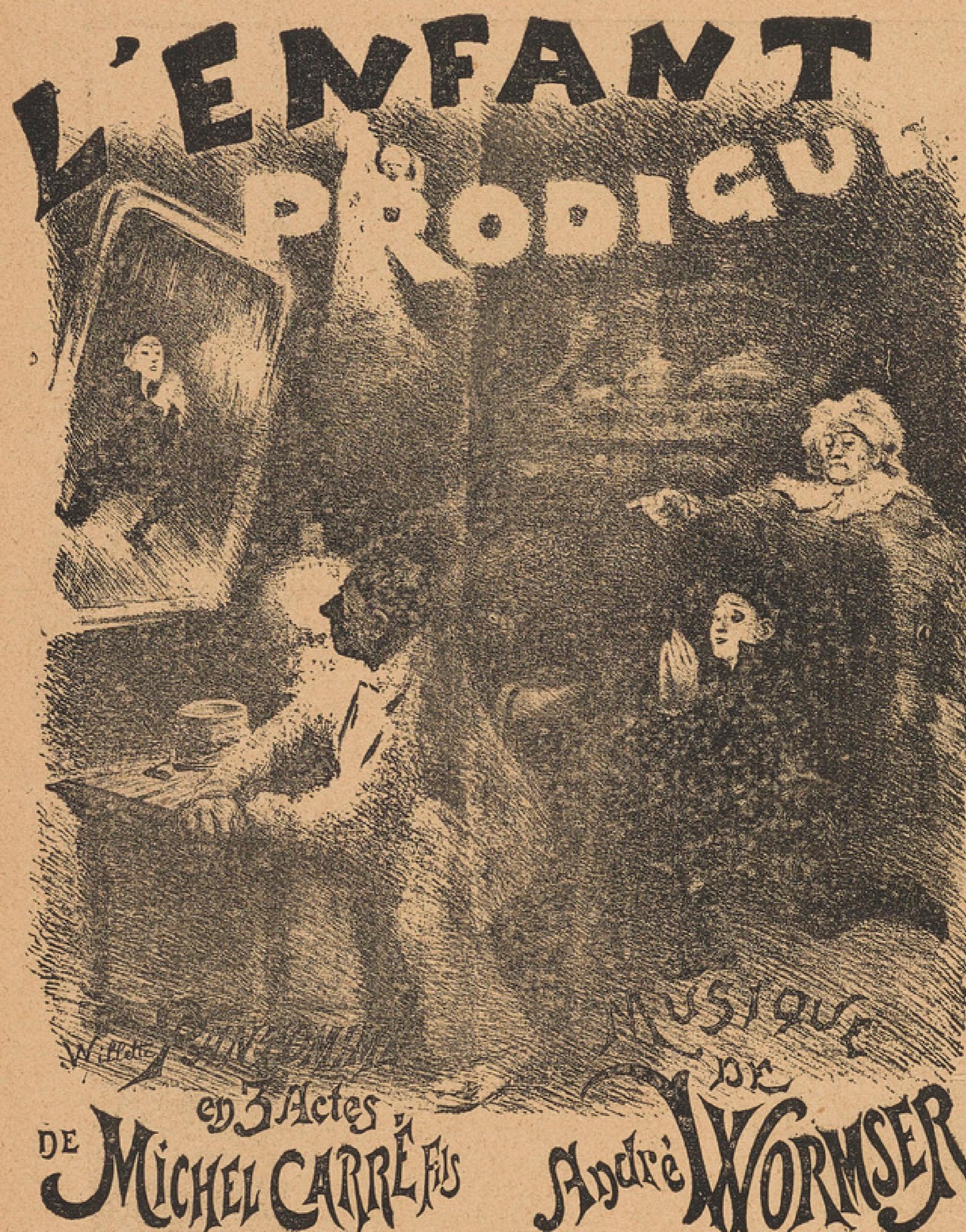
De Chéret tout a été dit. Il a modifié ses procédés et les a rendus plus délicats encore. Ses fonds dégradés ont disparu pour faire place à une tache éclatante sur laquelle s'enlève son sujet principal. On croirait qu'il expose à nos yeux, de véritables pastels aux couleurs chatoyantes, fines et veloutées. C'est tout simplement délicieux. Qu'il procède de tel ou tel grand peintre, peu importe ; il est Chéret, b'en Chéret, et cela suffit.

Eugène Grasset a, lui aussi, un bien remarquable talent. Ses œuvres, et elles sont nombreuses, révèlent une puissante personnalité ; tout ce qu'il a touché de son crayon mérite d'être conservé. Ses affiches, hélas ! peuvent être comptées, ce sont peut-être plus des estampes que des affiches, mais, toutes ont une haute valeur et ceux qui savent les regarder, y trouvent sans peine une science profonde et une originalité rare. C'est, si on peut ainsi parler, de l'archaïsme moderne. Grasset porte en lui l'amour du beau et le respect de l'art.

Que dire de Willette ? Partout où il a passé et il a passé partout, il a été adorable. Ce qu'il a publié a laissé une impression de fraîcheur et de grâce qui ne s'effacera pas. Qu'il ait fait de la peinture, de l'illustration ou des affiches, il n'a produit que des œuvres pleines de poésie, ravisantes de jeunesse et d'imprévu, empreintes quelquefois d'un sentiment de tristesse qui les rendait plus charmantes encore.

Ah ! si Willette le voulait ! Cette renaissance de la lithographie dont je parlais tout-à-l'heure, aurait en lui un précieux soutien ; son affiche de l'*Enfant prodigue*, un chef-d'œuvre, le prouve mieux que je ne saurais le faire.

M. de Toulouse-Lautrec est moins répandu, il mérite cependant de l'être. Sa note dominante est la hardiesse. Tout le monde n'a pas vu ce qu'il peint et ce qu'il peint n'est pas toujours séduisant, mais, cela le préoccupe peu. Il suit sa voie et arrive près du public avec une formule



E.BIARDOT Editeur, 22, Place de la Madeleine, PARIS

IMP. E. BIARDOT - 22, PLACE DE LA MADELEINE, PARIS

Réduction d'une affiche de WILLETTE, pour l'Enfant Prodigue.

inattendue. Servi par une main vraiment expérimentée, il porte vers l'affiche un talent d'impressionniste convaincu, il sait où il va et ne s'attarde pas. C'est, à coup sûr, une langue nouvelle qu'il parle, mais cette langue est ferme, claire et non sans harmonie, elle sera comprise. Toutes ses œuvres ont une réelle importance.

Ce n'est pas sans raison que j'ai rapproché ici Chéret, Grasset, Willette et Toulouse-Lautrec. Il est bien évident que chacun de ces artistes a une vision d'art qui lui est propre et qu'aucun d'eux n'y renoncerait pour faire une incursion, si courte qu'elle soit, sur le terrain de son voisin. A les regarder isolément, si on admet l'originalité de l'un, elle sera la négation de la personnalité de l'autre. Cela ne revient-il pas à dire que l'art,

et c'est là sa suprême mission, consent à être servi par des esprits essentiellement différents, pourvu qu'il le soit avec sincérité et avec clarté.

Grasset voit la femme dans le passé. Elle est auréolée et n'inspire que le respect.

Chéret l'imagine pleine de grâces et de séductions, elle ne voile de ses charmes, et elle en a, que ce qu'il faut pour qu'on désire en voir davantage ; c'est une femme savante en l'art de plaire.

La femme de Willlette est plus jeune, c'est presque une enfant ; elle est pervertie déjà, mais, il lui reste comme un vague parfum d'ingénuité qui la rend plus désirable.

Les années sont venues, au milieu de la pratique des affaires sérieuses, à la femme que montre Toulouse-Lautrec. Celle-là ne croit plus à rien, elle est accablée de lassitude, elle a tout vu, elle sait tout. L'hôpital la guette, la pauvre !

Je suis loin de croire que l'art mural, duquel on

peut tout attendre, repose uniquement sur les artistes dont les noms précédent. Je pense au contraire qu'en dehors de ceux-là, il a de fervents adeptes et qu'il serait souverainement injuste de ne pas parler ici d'autres illustrateurs de grand mérite dont les œuvres sont classées.

Fraipont, par exemple, a trouvé une note bien jolie. Il dessine avec une adresse particulière des affiches destinées aux compagnies de chemin de fer. Une dextérité remarquable lui permet de tourner les difficultés de sa tâche et d'en bannir rigoureusement la sécheresse. La fleur sollicite Fraipont et joue un rôle aimable dans son œuvre, elle y est toujours à sa place et encadre joyeusement les pittoresques aspects qu'il décrit.

Quelle verve à Guillaume ! Son esprit, il faut



Réduction d'une affiche de H.-G. IBELS pour Mévisto.

(Cette affiche a été reproduite en couleur dans *La Plume* du 15 janvier 1893.)

bien en convenir, ne lui laisse voir que le côté plaisant des choses, mais, il le voit bien, vite et juste. Son affiche pour certain magasin de chaussures de la rive gauche était une heureuse trouvaille, son *Hercule* et son *Fort de la Halle* sont deux types d'une superbe venue.

Pour Ibels, il a, de l'affiche, une entente parfaite. Son *Pierrot* et ses *Mévisto* sont des compositions frappantes, dont la coloration atteste de sérieuses études. Comme Toulouse-Lautrec, Ibels est un fervent de l'impressionnisme, mais, où l'un voit calme et pâle, l'autre recherche le mouve-



d'après l'affiche de Lautrec

ment et la couleur.

Combien de noms me resteraient à citer : Balluriau, Bouisset, Faria, de Feure, Galice, Gorguet, Gray, Métivet, Gaston Noury, Roy, bien d'autres encore devraient se trouver ici. Ce sont eux que le prévoyant avenir a sagement mis en réserve. Qu'ils veuillent bien m'excuser si la place me manque pour parler d'eux comme je le devrais. Ils se chargeront eux-mêmes de plaider leur cause auprès d'un public bien préparé, qui sait aujourd'hui ce que vaut l'affiche illustrée et quelles sont les satisfactions intimes qu'elle promet et qu'elle donne à ses fidèles.

ERNEST MAINDRON.



LE ROI DE L'AFFICHE

C'est incontestablement, de par le prestige du talent, M. Jules Chéret. Aujourd'hui, sa prééminence est reconnue. Il est passé le temps où je soulevai des étonnements en regardant et admirant comme de parfaites œuvres d'art les affiches d'une semaine ou deux au plus. De l'art cela, qui ne se trouvait après aucun tourniquet, dans aucune exposition officielle et même indépendante, impressionniste, tachiste, cloisonniste, synthétiste — de l'art, ces feuilles peintes en trois ou quatre couleurs brutales, collées sur les murs et portant des réclames en lettres capitales de quinze à vingt centimètres ; d'aucuns crurent à une plaisanterie.

J'écrivais (*Figaro*, 16 mai 1885) il y a huit ans :

« ...Ce fabricant d'affiches est un dessinateur extraordinaire, absolument hors de pair, et à la fois un maître imprimeur comme il en fut au moyen-âge. Ses compositions, d'une science de couleur absolue, sont magnifiquement décoratives ; c'est élégant, vigoureux, d'un caprice sans pareil. Jules Chéret, n'escamotant jamais la difficulté, en triomphant toujours, malgré les proportions nécessitées par les besoins commerciaux de la réclame, fait dominer la note brute par le cachet artistique. Ses affiches, visions attrayantes de couleurs combinées avec une malignité prodigieuse, éclatantes comme des coquelicots qui auraient poussé dans des trous de murs, — sont des bouquets empourprés et raccrocheurs.

Ainsi le veut le temps. *Times is money*. Un des plus véritablement artistes, dans l'imagerie parisienne, est celui qui compose sans souci de gloire, ces placards dont les lambeaux, déchiquetés par le vent et la pluie, claquent, au long des murailles, où leur apparition fraîche fut une gaieté... »

Depuis, d'autres critiques sont venus qui ont popularisé le talent du maître de l'affiche. Pour ma part, cherchant une variante, je lui demandai d'appliquer cette verve, épanouie sur les murs, en de moindres dimensions pour des illustrations et des couvertures de livres (mais en des affiches aussi, par exemple, pour un roman : *l'Amant des danseuses*. Ensuite, pour une pièce : *la Gomme*.)



Réduction d'une 1^{re} affiche de JULES CHÉRET, pour la Saxoleïne (Grav. sur bois de A. Léveillé).



Réduction d'une 2^{me} affiche de JULES CHÉRET pour la Saxoleine (Grav. de A. Léveillé).

Chéret a composé la première de ses éclatantes couvertures — un envolement gai de silhouettes de cirque — pour un volume de nouvelles : *Entrée de clowns*.

Il illustra aussi par nombre de merveilleuses pages chromolithographiques, des ballets et des pantomimes : *les Bohémiens*, *les Etoiles*, *Lulu*. Encore il a fait une couverture — ravisamment synthétiste de l'amour et de l'argent, de l'idéal au fond, sur un vitrail, derrière les modernités de la femme et du cochon en or — pour cette fresque littéraire de quelques années d'une prestigieuse fin de siècle : *Dinah Samuel*. C'est que, plus qu'aucun autre dessinateur de ce genre, Chéret a la caractéristique de son temps ; et ce temps, nous l'adorons.

Certes, il n'est point le premier artiste qui ait fait une affiche. Raffet en dessina pour Méry : *Napoléon en Egypte* ; Et à ce nom il faut ajouter ceux de Devéria, de Célestin Nanteuil, de Granville, de Daumier, de Manet, de Grévin, de Gill, de Messonier même, de Messonier, le peintre à la loupe. Seulement, pour ces artistes, ce fut une exception ; et presque toutes ces affiches rares sont en noir. Chéret, lui, créa véritablement, en la faisant jolie et aguicheuse, l'affiche moderne, tout simplement la vieille enseigne moyennâge-

que qui se balançait peinte en traits naïfs, au-dessus des boutiques. L'affiche, c'est l'enseigne multipliée par l'imprimerie et la chromolithographie ; l'enseigne posée partout, — attrayante et gracieuse, quand elle est de Chéret — sur chaque pan de mur, bien à vue, sur toutes les palissades de maisons en démolitions, dans les rues aux passants nombreux.

Il faut plaire au public, et pour que ce dieu formidable aux milliers de têtes et aux milliers de bras se détourne de son rêve et de ses soucis, Chéret lui offre des chansons et des rires, des valses, des ivresses voluptueuses, des formes d'aujourd'hui, névrosées et chiffonnées, des élégances plastiques, grêles et troublantes, des rondes de joliesses très peu vêtues, des fantaisies aux corps sveltes et pimpants, des jambes en l'air, des jupes légères qui bouffent et montrent plus qu'elles ne cachent, des coupes de champagne, des bras blancs et levés qui laissent voir la mousse blonde ou brune des aisselles, des corsages épanouis et fleuris ; — au public, à ce dieu formidable aux milliers de têtes et aux milliers de bras, avare de son temps, entier à l'argent et aux affaires, Chéret offre des images de plaisir ; il les met sur le passage du monstre. Et Baal, amusé un instant, s'en va parfois au livre, au théâtre, au magasin que lui ont indiqué, — avec les majuscules réclamières à côté desquelles elles souriaient, — les belles et prestes filles de ce Fragonard de la rue, de ce Watteau des carrefours, de ce Delacroix du trottoir, de ce Tiepolo de place publique, de ce Dokann Strauss de l'affiche, avec ses valses peintes.

Le commun des critiques a ses grands hommes, ses admirations bien étiquetées ; il est difficile de leur faire accepter un peu d'art nouveau ; souvent, ils regimbent, ils reculent, effarés, comme les rosses que montent les « picadores » ; ils ne veulent pas aller au taureau. Mais, aujourd'hui, ils commencent à s'habituer ; ils acceptent, ils proclament — ils ont proclamé la maîtrise de ce dessinateur sur pierre qui fut d'abord simple Réduction d'une 3^{me} affiche de ouvrier, dessinateur de lettres *Saxoleine* (Grav. de A. Léveillé).





Réduction d'une affiche de JULES CHÉRET
pour la librairie Sagot.

et qui est arrivé peu à peu non seulement à être le chef d'une vaste usine d'imprimerie, mais encore — ce qui est mieux — à être l'artiste incomparable de ces pages lumineuses où il triomphe de la difficulté de se servir jamais que de trois ou quatre couleurs, de ces affiches radieuses aux valeurs si justement posées, aux traits sommaires et magiciens, aux hardis coloriages, aux arrangements personnels et neufs, de ces affiches resplendissantes où d'un esprit endiablé, leurs corps saturés de parisianisme, *de satanite*, chantent, sourient, passent, tourbillonnent d'exquises petites femmes de la fin du siècle de l'électricité, jetées avec un imprévu délicieux. — les jambes fines, robes claires, — en taches roses, en tons brusques et vibrants.

Mais Chéret n'a pas, pour être salué comme un des artistes les plus originaux d'aujourd'hui, que ses affiches. Il y a aussi de lui des pastels ; encore inconnus, les amateurs se les disputeront un jour, pour la très forte somme, comme les plus délicats pastels du siècle dernier. Chéret manifeste, en ces pastels merveilleux, comme dans ses affiches, mais là avec une délicatesse infinie, avec de subtiles nuances, sa verve en fête. Ce sont des coquetteries, des apothéoses de jeunes femmes, masquées parfois, mais toujours rieuses, de danseuses énervées, troublantes et rythmiques, vêtues d'un peu de gaze transparente et de lumière, des fées de lèvres rouges et friandes, d'épaules menues et blanches jaillies des corsages vaporueux, de seins en avant, de chairs fossetées, de cuisses fuselées, d'yeux ingénument pervers, des fées de joie et d'élegance en des clartés fantasques de feux de Bengale.

« Toujours des femmes et des rires, me disait Chéret. Je trouve que la vie est souvent assez triste et que le pastel est fait pour la représenter aimable et joyeuse. Il y a des crayons roses et bleus pour cela. » — Oui, mais les crayons roses et bleus deviennent ternes aux mains de prétendus pastellistes que pourtant on glorifie ; Chéret, lui, a le don mystérieux ; il récrée les yeux et les charme inoubliablement. C'est un maître de notre modernité.

FÉLICIEN CHAMPSAUR.

CHÉRET

Il est, on le conçoit, impossible de rendre compte, par le menu, de l'œuvre de M. Chéret qui a dessiné des milliers d'affiches, qui dans ce journalisme, au jour le jour, de la peinture, s'est révélé véritable écrivain, très authentique peintre. Je ne puis donc que noter, en examinant quelques-unes de ses planches, les très spéciales qualités qu'elles décelent.

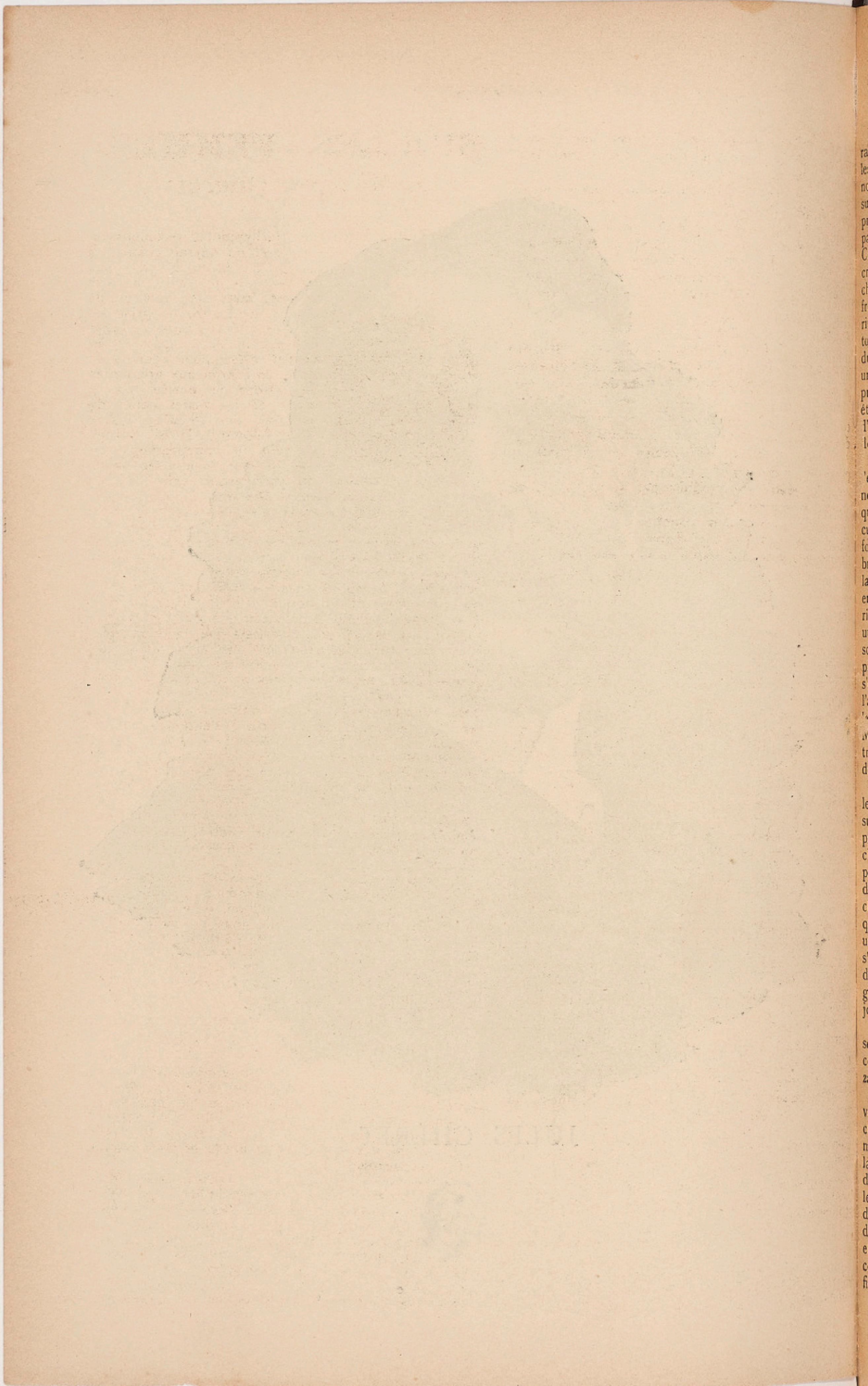
M. Chéret a d'abord le sens de la joie, mais de la joie telle qu'elle se peut comprendre sans être abjecte, de la joie frénétique et narquoise, comme glacée de la pantomime, une joie que son excès même exhausse, en la rapprochant de la douleur.

Supplément à LA PLUME du 15 Novembre 1893



JULES CHÉRET





Plusieurs de ses affiches l'attestent. Qui ne se rappelle, parmi ses nombreuses illustrations, celles qui célèbrent le Pierrot, ce Pierrot en habit noir, qu'il arbora le premier, et qu'a repris à sa suite M. Willette? Qui ne se rappelle l'incompréhensible gaîté de son Agoust, conduisant la pantomime des Hanlon-Lees, dans *Do mi sol do*? Cet homme, en maillot vermillon, agitant un crâne piriforme surmonté de deux touffes de cheveux en escalade, projetant les yeux hors du front, tordant sa bouche en fer à cheval, dans un rire d'hospice, s'élevait en l'air, et fouettait à tour de bras, le délire de l'orchestre au-dessus duquel passait subitement, en pétillant comme une fusée, un minuscule train. Agoust devenait presque satanique dans ce dessin qui bondissait, étoffé de rouge sur un fond verdâtre pointillé l'encre, surmonté d'éclatantes lettres blanches, loubliées de noir.

Cette joie démentielle, presque explosive, il l'exprimait aussi sur une couverture bleue et jaune, qu'il fit pour un volume de M. Duval, « Paris qui rit; » là, c'était une sarabande de gens se culbutant, se roulant, dans des accès d'allégresse folle. Une sorte de gnaff, un Auvergnat, se débridait la mâchoire, se trouait le mufle jusqu'à la luette; un gommeux à la renverse, le chapeau envolé du crâne, bombait le ventre et se tambourinait, pâmé, avec ses poings; un petit trottin, un carton dans chaque main, ricanait d'un rire sournois, avec des lèvres mauvaises et des yeux pincés, un concierge pilait du poivre à force de s'esclaffer, une femme s'extravasait, la jambe en l'air, tandis qu'une petite fille, les jambes écartées 's bras au ciel, éclatait en de jubilants cris; M. Chéret avait noté toute une série de rires et très finement observé la qualité de l'esprit et l'aloï de gaieté de tous ces gens.

Mais parmi les innombrables affiches dans lesquelles il a raconté le rire, nulle ne fut plus surprenante que cet immense placard qu'il a peint pour l'Hippodrome, un Cadet-Roussel, à cheval, vêtu d'un costume d'incroyable, d'un pantalon à pont, d'un gilet à revers jaune serin, d'un habit noir, d'une cravate à goître et de bas chinés; ce vieillard avec sa bouche ouverte jusqu'aux oreilles, débusquait ses gencives, pompait un nez monstrueux sur des pommettes roses, s'auréolait comme un nimbe de feu, avec le fond d'un parapluie de pourpre; le cheval lancé au galop en pleine piste, l'homme débonnaire et jovial, de carrure superbe, exubéraient de vie!

A citer entre toutes aussi, une petite affiche qui servait d'annonce aux Folies-Bergère et portait ce titre : « La Musique de l'Avenir par les Bozza. »

Celle-là était, dans son genre, une vraie merveille; elle mettait en scène une cascade de clowns habillés de tenues bizarres. En bas un marmiton bouleversé par un rire qui lui fendait la face et lui pochait un œil, donnait des coups de pied dans le vide et sonnait avec ses casseroles, de la cymbale; un peu plus haut, une sorte de Yankee flottant dans un pantalon à pattes d'éléphant et dans une veste à damiers, blanche et verte, avançait un museau de singe et jouait comme du flageolet, bouchant avec ses doigts de fictifs trous, suçant, ainsi qu'une idéale flûte, le

bec d'une burette à lampe; plus haut, encore, un autre gâte-sauce trémoussait, éperdu, en choquant des casserolles et des pincettes, alors qu'une vieille femme, en bonnet à ruches, à nez retroussé, à bardeaux plats, un galfâtre déguisé en vieille et tenant de la poseuse de sangsues et du fruitier soûl, tournait rageusement la manivelle d'un moulin à café, soutenu dans un vacarme par un margougnat de Grenelle, qui battait, avec des assiettes, des cymbales sur une grosse caisse figurée par un obèse fût.

La gaieté torrentielle de cette affiche débordait vraiment de son léger cadre; elle avait un diable au corps, un délivrant surjet de vie, un pépiement d'oiseaux fous! Ces êtres lancés à toute volée dans les airs étaient enlevés en des traits brefs et rapides, avec une alerte de dessin rare et la couleur, en ses larges plaques, incitait, elle aussi, à d'artistiques aises, avec son rose tendre, commençant au bas de la page, se muant en rouge flamme derrière l'homme, armé de la burette à huile, sautant, derrière le marmiton qui brandissait des pincettes, dans un opulent vert tilleul sur lequel l'annonce crevait en lettres blanches.

J.-K. HUYSMANS.

L'œuvre de Chéret



AR les matins pâles qui enveloppent et semblent tout confondre, Paris, en dépit de ses architectures anonymes et du silence de ses quartiers endormis, n'abdique pas sa personnalité. Devant les yeux mal éveillés du nouvel arrivant, aux lueurs indécises des aubes, il développe une fresque vague qui borde le chemin, s'interrompt, puis reprend pour s'arrêter et reprendre encore. Le jour se lève, les couleurs s'avivent et le long des murs éclate un revêtement pareil au luxe des tapisseries jadis déployées sur le parcours des processions saintes. Les dernières vapeurs se dissipent; plus claire devient la vision, plus lisibles les formes. En des allégories emportées, chatoyantes d'éclat, de lumières, radieuses de jeunesse et d'humour, un symboliste moderne a synthétisé la vie de Paris, s'est complu à la figuration de ses spectacles, à la représentation de ses élégances, au tableau de ses modes. L'étonnante magie, cette apothéose du Plaisir et de la Grâce installant au détour des carrefours, sur les crépis lézardés, contre les clôtures plâtreuses des bâtisses son flamboiement de féerie, et d'où vient pourtant notre illusion? D'une lithographie en deux ou trois tons, d'un placard délavé par la pluie, déchiré par la bise, demain recouvert, anéanti — d'une affiche de Chéret.

Feuillez l'œuvre lithographié de Chéret, il vous paraîtra la chronique illustrée de l'époque,

RABELAIS

Œuvres de RABELAIS

ILLUSTRÉES par AROBIDA

LA LIVRAISON 15^c

La Série de 5 Livraisons 75^c

Chez tous les Libraires
ET
Marchands de Journaux

Réduction d'une affiche de JULES CHÉRET pour le Rabelais, de Robida.

la documentation préparée aux historiens curieux du détail de nos mœurs. A ses affiches il appartiendra de fixer les variations du costume et de la fashion, de divulguer l'attrait féminin d'une mise en vente, l'accaparement de décembre par l'enfance et le jouet, de dire le roman à tapage et la gazette qui se fonde, la nouveauté d'un panorama ou d'une exposition ; à elles d'initier à la vie artificielle du soir, aux amusements pimentés de nos veilles, au patinage galant des skatings, aux clowneries des hippodromes et des cirques, au manège des éventails dans les jardins d'été, aux œillades des divas lançant le mot leste ; à elles de renseigner sur ces fêtes amoureuses : bals masqués de Tivoli et de Valentino, descentes tourbillonnantes des montagnes russes, analcades joyeuses du Moulin rouge, qui donnent à la nuit parisienne la liesse d'un carnaval sans fin.

Pour ces tableaux vivants, pour cette pantomime de l'événement nouveau, des acteurs de tous les mondes, de tous les temps, de tous les répertoires. Francisés, modernisés, Arlequin, Pierrot et Colombine du Théâtre italien ; le vieux Polichinelle gaulois de Brioché ; des pitres, des bouffons, des acrobates, des bateleurs ; des enfants roses, réjouis et joufflus, arrière-cousins des amours de Boucher ; des muses d'opérette et de café-concert ; des ballerines de Montmartre ; des contemporaines mêlées, dirait Rétif ; la mélancolique tintamarresque des Goncourt ; puis l'horizontale, le gommeux fin de siècle... Et quelle fièvre les possède ! Secoués par une trépidation électrique qui les lance dans l'espace, les suspend entre ciel et terre, emportés par le vertige, ils gesticulent, se démènent au milieu du vide, se déhanchent, s'exténuent, halètent jusqu'à défaillir.

Cependant aucun d'eux ne songe à sortir de son emploi nettement défini. Une idée générale, un système domine et règle cette fantaisie, système d'un satiriste qui toujours voudra mettre en contraste le rude avec le délicat, le vulgaire avec le raffiné, le grossier avec le charmant. A ce sens de la joie « torrentielle, frénétique » si finement analysé par J.-K. Huysmans, correspond chez Jules Chéret, par antithèse, un égal sens de la grâce, de la grâce voluptueuse, fascinante, coquettante. Maintenant s'explique la distribution des rôles de sa Comédie. A l'homme les ridicules du corps et de l'esprit ; à lui les rougeurs avinées de la face, les prunelles hors de l'orbite, les balafres de vermillon ; à lui le tic du monocle, du paletot à sous-pieds et à pélerine, à lui le sac, la blouse, les vêtements vagus où se perd son étisie, où flotte son embonpoint ; à lui les parades charivaresques, les dégingandements, les contorsions, les cabrioles, les momerries, les esclaffements, l'hilarité épanouie et le gros rire à hoquets convulsifs, qui fait se tenir les côtes et soulève les flancs. Si l'homme est accablé des stigmates du grotesque, la femme possède tous les attraits, tous les enjouements. Chéret retrouve, pour en saisir la fuyante ressemblance, les perceptions et les divinations des peintres-poètes du dix-huitième siècle, de Watteau et de Fragonard. Il sait chiffrer un visage, l'étoiler de fossettes, entr'ouvrir les lèvres d'un sourire, découvrir la nuque sous

les cheveux follets ébouriffés ; il sait que la décolleture en pointe d'où s'échappe la chair poudrée allongera la taille déjà svelte ; il sait mouler la rondeur des hanches, affiner les attaches des poignets, des épaules et la cambrure du pied au bout duquel sautille la mule de satin ; mais son plaisir n'est jamais si grand que de poursuivre la ballerine dans l'envollement de la danse, de la jeter planante dans un nuage de rubans et de gaze, de noter l'ondoiement de son gentil corps, la projection et la retraite du buste, le saut et la retombée des jambes effleurant le sol pour rebondir aussitôt, le balancement cadencé de ses bras arrondis. Et Chéret, sans se satisfaire d'avoir le premier inséré les maigreurs de Pierrot dans le tortillement du frac, veut augmenter d'un personnage nouveau la funambulistique troupe, et, pour affirmer sa doctrine, à cette danseuse qu'il conçoit autrement que Degas, moins perverse, moins humaine, à son idéale et chimérique danseuse, il oppose qui ? Le Gribouille moderne, trapu et balourd, « l'Auguste » — la sottise en habit noir.

1889.

ROGER MARX.



Eugène GRASSET



ES artistes, ou simplement les sensitifs, doivent une fière reconnaissance aux maîtres enlumineurs qui ont drapé les murs de Paris de leurs lumineuses tentures, aux nuances joyeuses, aux claires harmonies.

Sans ces habiles tapissiers de l'affiche murale, notre pauvre Paris décimé par une stupide édilité, par de barbares architectes aidés de fonctionnaires abêtis, notre pauvre Paris en proie au grattage décennal, à la démolition des logis d'âge trop mur

pour céder une parcelle de leur chaude tonalité au blanc officiel, eût bientôt pris la physionomie hargneuse d'un temple protestant. Ils ont sauvé notre regard, les coloristes de l'affiche, de ce désert de pierres, de cette vallée de Josaphat remplie de sépulcres blanchis.

Parmi ces artistes qui sèment leur œuvre dans la tempête de la vie courante, qui affrontent, audacieux, l'Océan populaire si changeant, mais si aimable à qui sut se sacrifier à lui, un des noms les mieux retenus de cette foule qui passe est certainement celui de Grasset.

L'œuvre de Grasset est considérable, mais je ne puis en retenir que la partie se rattachant strictement à mon



Réduction d'une affiche d'EUGÈNE GRASSET pour la *Walkyrie*.

sujet. Je dois dédaigner, moment néanmoins l'illustrateur de tant d'œuvres de sentiment, *les 4 fils Aymon*, entr'autres, une des merveilles de la librairie contemporaine ; le chercheur obstiné de l'âme du moyen-âge ; le peintre, le grand décorateur qui fit concourir la plastique à ses recherches de lignes et d'harmonies.

Ses affiches retiennent par une allure discrète et volontaire. Elles vous attirent comme une jeune fille dont vous pressentez la beauté d'après l'éclat de ses cheveux et la clarté de son regard, avant que vous n'ayez déterminé ce par quoi elle vous prend. Donc nul tapage, nulle brutalité, mais une fusion, une entente, une intimité du sujet et du moyen de représentation. Aussi tout en étant semblable à lui-même donne-t-il parfois une prépondérance à la ligne sur la couleur, quand il tient à marquer la prédominance absolue de la foi qui le possède, en opposition avec le pittoresque, qui est d'extériorité.

Cette préoccupation se retrouve, en sa plénitude d'expression dans la « *Jeanne Darc* », non que la nuance y fasse défaut, mais elle n'est que le corollaire des sentiments figurés par l'héroïne : Elle se dresse, hiératique et vivante, dans les flammes grégoises, sous l'éclair des pertuisanes et des hallebardes, posant son pied d'un geste vainqueur au-dessus de cette terre à qui elle n'appartient déjà plus. Et dans son œil transfiguré, passent les lueurs d'un bûcher, préparant aux splendeurs éternelles. Les traits de modernité de la figure, rappelant ceux d'une admirable artiste, ne peu-

vent affaiblir l'impression forte qu'on a de la « *Bonne Lorraine*. »

La grande composition commandée, il y a quelques années, pour les Fêtes données par le Commerce Parisien, rentre par toute la somme de réflexions qu'elle suggère dans cette même division. Le héraut d'armes s'en va, dans le champ idéal des siècles, sonnant la puissance de la Commune, et conviant à la joie des fêtes et à la douceur des souvenirs écoulement. Il est l'annonciateur des temps présents et il est déjà et pour toujours le passé immémorial.

Puis voilà la clarté des couleurs qui s'envolent, voilà la magie de la jeunesse, voilà les ardeurs non païennes, les chairs exquises, les pierres de cathédrales et les divins clairs-obscur, c'est l'*Art romantique*.

Combien gracieuse et abandonnée est la pose de la femme lisant, combien jolie est sa guimpe, et amoureux son maintien. Comme sous le nacré de la peau court le sang vif. Comme est bâti tout cet ensemble, comme est compréhensible ce rapprochement entre la jeune femme et les lueurs qui dorent l'auguste basilique ; comme c'est bien toute cette époque où l'amour était assez ample pour tout embrasser, avait assez de jeunesse pour baisser les femmes aux joues et pour les faire penser.

Cette coloration si adéquate à la composition se retrouve dans la belle affiche dressée pour la *Place Clichy*. C'est plus qu'une enseigne de magasin, c'est une vue d'Orient sincère et valable, grâce à l'intérêt de l'agencement, l'heureux rapport des tons en valeur, le groupement bien enchaîné de la masse des tapis, de la figure de bronze du chef

de caravane, et du geste commandeur de l'acheteur se posant bien dans sa note blanche, au premier plan.

L'affiche de l'« *Encre Marquet* » et celle pour différents chocolats, ne sont pas à oublier, quoiqu'elles viennent en second rang, à mon sens

Je n'ai voulu retenir en exemples que les plus fameuses affiches de Grasset, car elles sont de celles que les collectionneurs sauvent de l'oubli. Mais eussent-elles échappé à cette main-mise que nous lui devrions encore une fière reconnaissance, à lui et aux maîtres enlumineurs qui ont drapé les murs de Paris de leurs lumineuses tentures, aux nuances joyeuses, aux claires harmonies.

LÉON MAILLARD.

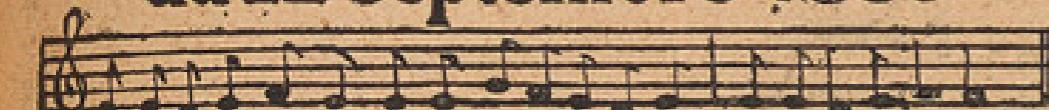


LES AFFICHES DE WILLETT

Les yeux artistes se plaisent à l'éclat de l'Affiche. Elle doit charmer et aussi retenir. Toute de joie avec Jules Chéret elle s'est pimentée de critique âpre avec Henri de Toulouse-Lautrec et H.-G. Ibels.

M. Willette, inapte aux nécessités d'éclat qui semblent devoir la régir, en fit cependant une chose exquise.

ÉLECTIONS LÉGISLATIVES du 22 Septembre 1889



Gai! Gai! serrons nos rangs
— Espérance de la France
Gai! Gai! serrons nos rangs
En avant Gaulois et Francs

AD. WILLETTÉ CANDIDAT ANTISÉMITE

IX^e Arrondissement
2^e Circonscription

Électeurs.

Les Juifs ne sont grands que parce que nous sommes à genoux !.....

LEVONS NOUS !

Ils sont cinquante mille à bénéficier seuls du travail acharné et sans espérance de trente millions de Français devenus leurs esclaves tremblants.

Il n'est pas question de religion, le Juif est d'une race différente et ennemie de la nôtre.

Le JUDAÏSME voilà l'ennemi !

En me présentant, je vous donne l'occasion de protester avec moi contre la tyrannie Juive, faites le donc, quand ça ne serait que pour l'honneur !

A. Willette

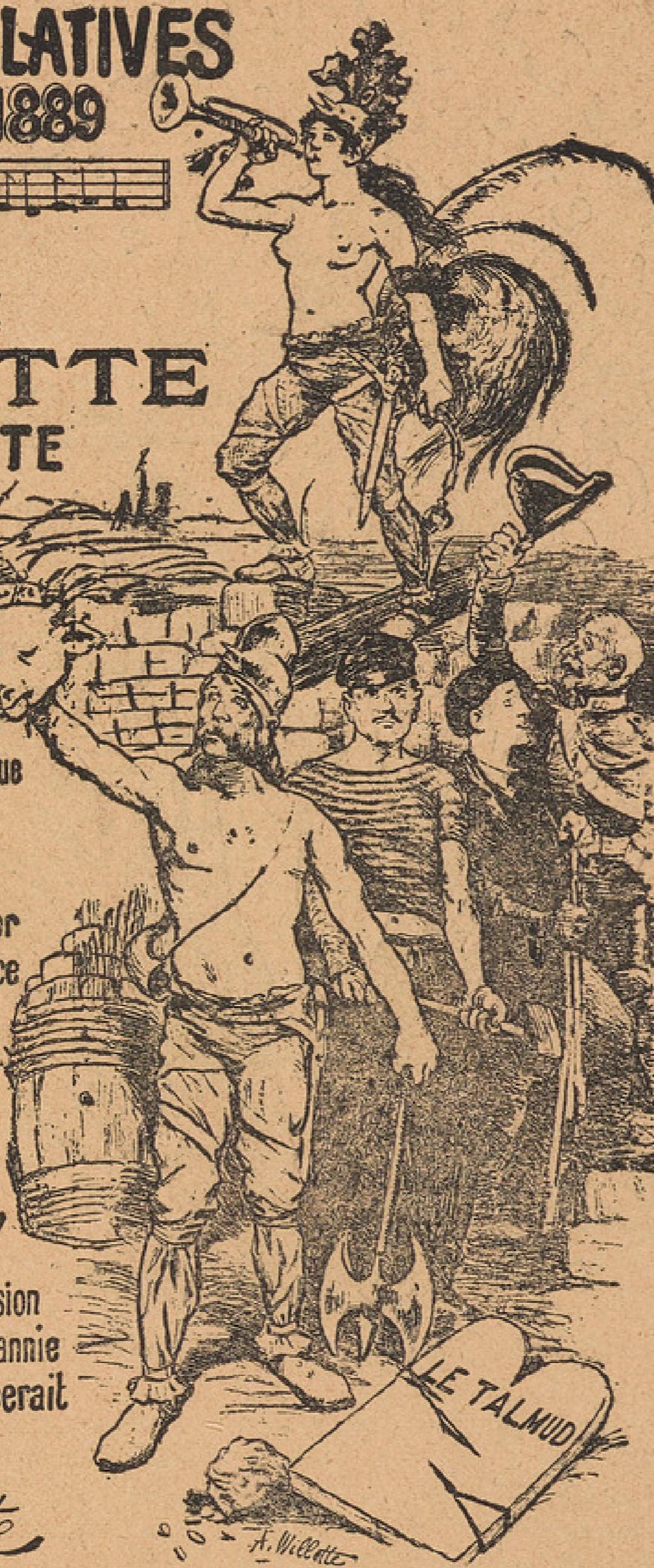
DIRECTEUR du Pierrot

Réduction d'une affiche de WILLETTÉ.

Conçue par le confident de Pierrot et de Colombe, elle est gouailleuse, juvénile et parfois émue. Mimi Pinson l'éclaire de son sourire : grisette en sa pudique guimpe, Thémis en son déshabillé le plus osé, à Bérenger. Le proléttaire et le soldat, — le vrai, le vieux grenadier de la République et de l'Empire, — la dramatisent.

Une seule teinte suffit à l'artiste : le bistre ou le noir ; la polychromie voilerait l'esprit du dessin et le trait ingénue. Cela est visible dans les affiches composées pour l'*Evénement Parisien* et l'*Elysée Montmartre*.

Mais dans celles-là comme dans les suivantes Willette est ce qu'il fut au *Chat-Noir*, au *Courrier Français* et dans le délicieux et hélas, éphémère *Pierrot* :



Willette. 73, rue du Chêne.

ironiste exquis et sentimental profond.

Sa juvénile ironie se montra supérieure dans la curieuse affiche électorale où il posa sa candidature antisémite et plus récemment dans la crâne annonce de l'exposition de Charlet, si bien évoqué en ses types les plus chers ; — enfin dans cette toute dernière création, non encore exhibée, qui émerveillera Paris artiste et apportera bien des sympathies inattendues au *Cacao Van Houten*, ici figuré par une appétissante néerlandaise qu'un hidalgo de barrière, — le chocolat, — le surin au poing, s'apprête à supprimer ; mais une toute gracieuse Loi, inconnue de nos magistrats, veille, et de son glaive arrête le meurtrier. (1)

Si l'ironiste a prodigieusement intarissable verve dans ces compositions diverses et dans d'autres que je ne puis citer, l'artiste s'est affirmé inoubliable dans une planche merveilleuse d'émotion qui restera comme un des plus purs chefs-d'œuvre qu'ait produits la lithographie.

Cette affiche, l'*Enfant Prodigue* impose l'admiration.

Plus d'ironie ici, mais une émotion

exquisément rendue. Dans un intime rayonnement lumineux, trois êtres un instant désunis se retrouvent et se groupent d'une façon si simple et poignante, que devant cette planche jetée à tous les coins de murs, apposée aux kiosques bêtes, dans des voisinages odieux, on se sent troublé, tant l'artiste a ici imprimé de vie et de sensibilité : extase du père qui voit, reflété dans la glace, son pâle fils prodigue, implorant et dési-

(1) Depuis que cet article a été écrit cette délicieuse composition a pu être entrevue, mais très peu, ici et là. J'aurais à louer aussi le charmant dessin-réclame composé récemment par Willette pour l'excellent marchand d'estampes Kleinmann. Une reproduction de cette adorable fantaisie rend inutile la louange.



Réduction d'un dessin de WILLETTE pour le catalogue Kleinmann.

lusonné, protégé par la vieille mère qui a déjà parlé.

Oh ! ces exquis Pierrots de Willette ! — Pierrots Chérubins ou Pierrots héroïques, qui oserait nier leur suprême distinction ? — Qu'ils lutinent une fille, une bonne ou une comtesse en un taudis, en un coquet boudoir ou simplement dans un banal jardin public, sous l'œil rond du garde, ils conservent l'allure exquise des êtres supérieurs ? — Celui-ci, surtout, placé devant une psyché. Il est fatigué, vieilli, mais avec lui les heures furent si enchantées ! Tout près, à ses oreilles, la voix d'une femme douce, toute lumineuse d'affection, murmure : « Dis-moi, mon Pierrot, quand tu seras failli, tu m'aimeras encore ? »

N'est-ce point charmant ? Et la planche, une des ultimes lithographies du *Pierrot*, est si belle !

Cette ironie fine, cet art délicat ne font peut-être pas de M. Willette un afficheur très populaire, mais si les banquiers, les hommes d'affaires et les insensibles l'ignorent ou le méprisent, il est sûr d'avoir pour lui les flâneurs, les délicats et les enthousiastes qui inconsciemment en vantant l'artiste vanteront le produit — et le commerce sera satisfait.

CHARLES SAUNIER.

P. S. — En contraste avec les affiches de Willette qui valent surtout par l'esprit du dessin, je tiens à signaler la curieuse affiche composée par M. Léo Gausson pour la *Lessive Figaro*.

La grâce du sujet, une délicieuse blanchisseuse de féerie, est primée par l'heureuse disposition des couleurs : les tons plats et éclatants ondulent en modulations d'un rythme heureux.

CH. S.



L'AFFICHE MODERNE et Henri de Toulouse-Lautrec

« On a collectionné des affiches ! »

Ce cri de stupeur quasi indigné, Balzac le pousse dans *Le Cousin Pons*; ne montre-t-il pas suffisamment l'absence d'art dans la publicité de cette époque.

Bien que cependant une lithographie de Gavarni ait



Réduction d'une affiche de WILLETTÉ.

déjà annoncé *La Comédie humaine*, depuis quelques années seulement il fut coutume de voir des réclames artistement présentées. Et de cette novation, le promoteur fut un maître : Jules Chéret.

Coloriste féerique, il força au rire le triste alignement de nos maisons moroses. Il prit à tâche d'arrêter, par sa fraîche gaîté, l'ennui qui coule dans nos rues, parfums lourds et bêtes. Merveilleusement, il a réussi.

Souvent on a dit de Jules Chéret qu'il avait peint la parisienne. A notre avis, son œuvre est plus belle : il a fait une femme, fille de son rêve, il a engendré une créature toute de charme et d'exquise grâce. C'est son cerveau de poète qui l'a conçu « ce suprême éclat de joie d'un siècle qui s'éteint ».

Mais ne serait-ce pas puérilement orgueilleux, vouloir vanter Chéret alors que par des Roger Marx et des Huysmans, il fut si justement glorifié ?

Chéret ayant ouvert à l'art cette porte nouvelle, une pléiade d'artistes le suivit :

Grasset, Willette, Forain, Guérard, Bonnard, de Toulouse-Lautrec, Luce, Denis, Carlotz Schwabe, Vallotton, Ibels, Aman-Jean signèrent des lithographies

annonçant une exposition, un journal, un livre, un spectacle, un vin, etc...

De tout sujet, ces artistes ont su tirer un parti décoratif pour la rue : ils ont fait une œuvre durable. Aussi serait-ce lourde tâche que de vouloir louer chacun d'eux comme il le mérite. Il y a là besogne pour maintes plumes plus compétentes que la mienne, je ne veux donc aujourd'hui que jeter les yeux sur les affiches de l'un d'entre eux, Henri de Toulouse-Lautrec.

La première, parue voici plus d'un an, célébrait le Moulin Rouge et la Goulue. Elle attirait l'œil (pour une affiche ce n'est pas qualité insignifiante) par ses couleurs vives, chaudes, par sa ligne riche et ample, par une bien personnelle vision du fameux bal.

Puis, à un examen plus approfondi, l'admiration se portait sur la force sûre et virile qui permit à l'artiste de largement simplifier formes et tons.

Quelques traits, de larges à-plats savamment disposés lui suffirent pour fixer ses personnages en leur attitude propre et établir toute sa composition. Au premier plan, un danseur, ridicule, difforme : avec quelle ironie amère Lautrec a tracé cette silhouette de pantin lugubre qui se rend grotesque pour amuser ses contemporains.

Campée sur un pied dont les muscles se gonflent et se durcissent, la reine du lieu lève la jambe gauche, mécaniquement ; et l'on devine sa danse, cadencée par une énervante et râlante musique, rappelant l'atmosphère des bouges et

les graisseux gâteaux forains. Bien que Lautrec n'ait qu'indiqué par une masse noire la foule pressée et bousculante entourant la danseuse, ne reconnaît-on pas dans chacune de ses ombres chinoises un des types parisiens mille fois rencontrés, vieillard gâteux, banquier ahuri, gommeux hébété, boulevardiers blagueurs, fille aux aguets.

Avec ce regard fixe et ennuyé de l'automate, la bouche gavrochement méprisante, La Goulue chahute toujours sous les yeux clignotants des lumières jaunes.

Guindé et comique, son partenaire joue son rôle avec toute l'impossibilité désirable.

Quel admirable symbole d'une époque qui hoquette, ce duo de pauvres bougres payés pour « faire la bête ».

Toulouse-Lautrec d'ailleurs ne poursuit-il pas la tâche qu'entreprit notre glorieux maître Degas : narrer ces temps.

Au commencement du siècle, nous eûmes Honoré Daumier et Constantin Ghys ; pour le finir nous avons Degas, Forain et Lautrec. Celui-ci a vu, étudié ce qu'on est convenu d'appeler les bas-fonds de la société, et il s'est plu à nous les dire, aidé de son



Réduction d'une affiche de WILLETTE pour l'Exposition Charlet.

impeccable maîtrise, avec toute la sincère franchise d'un philosophe.

Grâce aux trois magistraux artistes que tout à l'heure nous citions, la postérité nous connaîtra, comme nous connaissons la décadence romaine par Pétrone, le siècle de Louis XIV par Molière et La Bruyère.

Le devoir qu'il s'est assumé, Lautrec l'a porté jusqu'à dans l'affiche et un heureux hasard fit qu'il nous put donner là plusieurs preuves de sa haute intellectualité.

Quelques temps après le « Moulin Rouge » il fut chargé d'annoncer au public un livre de M. Victor Joze : *Reine de Joie*.

Sur ce roman Lautrec a su faire une superbe page de psychologie. Il y a décrit — avec quelle ardeur ! — la noce du « haut monde ».

Au fond le gommeux durci, limé par l'imbécillité de son existence et réduit à l'état de mannequin.

On le sent fier de s'être amusé suffisamment pour n'avoir plus aucune sensibilité humaine ; il a réduit son cerveau à sa plus simple expression.

Mais ce n'est qu'un troisième plan, un accessoire à ce tableau magnifiquement écœurant. La prostituée âgée, éreintée, aimée par ce que vicieuse et immonde, vautre l'ignominie de son corps abject sur le bedon proéminent du banquier très vêtu mais très millionnaire. Et n'est-elle pas admirable aussi la figure du vieillard libidineux et tremblotant qui paie une fille pour venir baver son baiser sur ses chairs molles et fripées. Sous les lèvres de la brute esquintée, le gateau vétuste et repoussant laisse s'avancer sa viande graisseuse en un paquet gélatineux.

Cependant si son regard perd toute sa vie sous l'abattement des paupières lourdes et inertes, des frissons courrent encore sur cette peau flasque et, durant ces amours tuantes et bestiales, l'abrutissement du vieux monsieur devient agréablement bâti.

Pour cette fois, Lautrec a voulu la femme animale et laide d'une hideur étrange et obsédante comme un cauchemar ; mais certes ce n'est pas par impuissance de faire joli car comme il nous a rendu agréable pour le « Divan Japonais » la svelte spectatrice aux regards aigus, aux lèvres provocantes, au grand corps mince adorably vicieux.

Quelle élégance elle a, l'exquise créature nerveuse et névrosée, fleur captivante de corruption artiste et de grâce maladive, éclos, semble-t-il, pour être chère à Des Esseintes.

Derrière, un monsieur d'original dandysme laisse voir en son œil le désir de boire ce poison raffiné, rare et précieux.

Au fond, sur la scène, une quelconque divette, drôlement anonyme tortueuse ses bras en une gaucherie factice.

Puis voici encore dans l'œuvre lithographiée de Lautrec, deux robustes portraits de Bruant.

Dans le premier il s'est attaché à rendre cet aspect farouche, un peu sauvage mais imposant qui caractérise de la rue. C'est bien là, l'homme à l'amère féroce, au caractère aigu et poignant, l'auteur de *Géomay* et de *A St Ouen*.

On lit sur ses traits la hardiesse crâne du révolté, la haine de l'audacieux pour les « rupins », la tristesse que lui ont donnée les douleurs humbles.

Une autre affiche, véritablement de grand style, nous montre un Bruant de profil souriant, gouailleur.

Il vient, croit-on, de chanter un couplet comique ou plutôt patriotique et, le sceptique réapparaissant en lui, il redouble finassement railleur.

Le manteau, le gant, le chapeau sont traités simplement en tons sobres avec, à la manche, un heureux rappel de rouge.



Réduction d'une affiche de LAUTREC.

Les extraordinaires qualités de dessin que possède Lautrec, on les peut surtout admirer dans cette affiche pour un feuilleton : « *Le Pendu* ».

Un homme, éclaire d'une bougie un cadavre retenu au plafond par une corde.

La lumière est rendue à merveille par de vigoureuses oppositions de blanc et de noir ; mais ce qui principalement fait de cette lithographie une des plus belles de l'époque, c'est bien certainement ce dessin précis, nerveux, significatif, très personnel et surtout l'expression prodigieuse du visage.

Les jambes et les bras pendus dans le vide, le suicidé semble rire macabrement ; il a cette grimace soudaine que donne la mort violente. Et ce rictus est à la fois ridicule et effrayant, ces traits du pendu restent dans la mémoire ; on ne peut oublier ce facies terrible, hallucinant. Une sorte de peur saisit que l'on ne peut et ne veut faire cesser. Certains contes de Poë reviennent à l'esprit, effroyables par un mélange de fantastique à la réalité. Ici la terreur est d'autant plus intense qu'elle est produite par le grotesque et assez aigüe pour tordre, crisper les nerfs.

Et ce regard, comment l'oublier, ce regard fixe, implacable, ce regard chargé d'amertume, de douleur, de mélancolie, ce regard tout à la fois visible et grave, vide et méditatif, ce regard saisissant, profond du pendu osseux et décharné.

Et qu'il se faudrait longuement encore attarder sur l'exécution, sur la qualité d'art de ces estampes livrées aux foules !

Maitre de sa ligne, Lautrec l'est au suprême, il la manie avec une rare sûreté, la plie à la volonté de son cerveau, la fait spirituelle, élégante ou triste, toujours décorative ; sa grande science de dessin permet au peintre de synthétiser par teintes plates du plus grand caractère. Longuement aussi il faudrait dire sa compréhension de la couleur, ses heurts, jamais triviaux, de tons francs, l'émotion violente qu'il sait donner par sa vision de notre humanité, vision, nous le répétons, toute philosophique. Mais peut-on écrire le frisson d'art que communique un producteur de cette envergure.

L'œuvre de Toulouse-Lautrec, je la veux donc seulement admirer sans ajouter de nouveaux commentaires. Souhaitons du moins que de nouvelles lithographies signées du maître viennent réjouir nos marches par les rues.

Cet article terminé, voici que de nouvelles affiches viennent magnifier nos murs. Sur la scène, comme un grand oiseau dououreux et triste, Jane Avril danse ou plutôt sautille. Son corps fluet et las se perd dans l'ampleur d'une robe rouge et jaune, la très particulière expression du visage encadré de cheveux donne à la danseuse une inexprimable étrangeté londonienne.

Voici encore le *Chanteur Caudrieux*, attrayante lithographie murale, charmeuse de par ses tons indécis et modestes, — un contraste ! et l'*Echafaud*, annonce d'un roman comme seul le génie de Lautrec peut concevoir une annonce, criante, exaspérée mais, de près, merveilleusement belle.

FRANTZ FOURDAIN.

P.-S. — Bonne nouvelle. On dit M. Lautrec occupé à une autre lithographie murale : *La Mélinite*. Dernièrement aussi on parlait d'une « *Yvette Guilbert* ».

SUR LES « FEMMES » de Jules Chéret



'EST un hymne de reconnaissance qu'on lui devrait chanter, à lui qui a mis de la gaieté aux murailles, à lui qui a su faire éclater, dans des balafres de teintes éclatantes, les grisailles des devantures ternes. Point n'est besoin depuis qu'il est là de s'en aller, pour chercher le Beau, se heurter aux grogneries des gardes de musées ou se lasser en les vastes halles de peintures des Champs-Elysées ou du Champ-de-Mars. Artistes français ou indépendants ou charlatans ou banquistes : nous en sommes rassasiés. La passion qui aspire aux enchantements n'aime point à être torturée par le supplice qui consiste à mourir d'ennui au sein de mille toiles pour arriver à s'extasier devant une seule. Ce qu'il nous faut et ce que seul Chéret nous a donné, c'est l'art qui nous distrait, nous trouble et nous émeut pendant la flânerie des longues journées où cahin-caha l'on s'en va de par les rues. Ce qu'il nous faut et ce que seul Chéret nous a donné : c'est l'illusion violente d'un monde inconnu et délicieux que l'on hante chaque jour au hasard des quartiers que l'on traverse. C'est une perpétuelle symphonie que l'on entend chanter et qui charme les yeux autant que les oreilles. On a, devant ces poèmes lumineux qu'il fait éclater sous nos pas, devant ces affiches qui étincellent, la vision d'un pays nouveau qu'on rencontre, d'un paradis en lequel on entre. Et quel paradis ! Peuplé de quelles femmes ! Oh ! la femme de Chéret !

Adieu la glabre gigolette dont les yeux caves et la face pâle pleurent la lassitude des nuits blanches et l'horreur des journées noires ! Adieu la gourmandine lugubre aux jupons sales de tristesse, aux bottines éculées d'ennui ! Adieu la fille grise dont la silhouette sombre se profile aux chutes du soleil et aux chutes du soir aussi, parmi les indécises teintes évocatrices des drames !

Adieu toutes ces créatures malsaines aux odeurs de populace ! Chéret est là. Et sa femme à lui, celle sortie de son pinceau, de son imagination, de son âme, c'est Lulu, c'est la Cordi telle que nous l'a montrée cet autre grand artiste qui s'appelle Félicien Champsaur. Est-ce Champsaur qui a fait Chéret ? Est-ce Chéret qui a fait Champsaur ? Personne ne le sait. C'est, en tous cas, une affinité de tempérament qui a uni leur talent comme leurs amitiés.

La femme de Chéret c'est la

Modernité féline à sig-zagante allure

de Champsaur. C'est la femme amoureuse à qui l'amant pardonne toutes ses fantaisies. C'est la femme nerveuse qui pleure et qui rit en même temps des yeux et des lèvres. C'est la femme hystérique, folle, délicieuse au corps cambré et offert, et dont le regard applaudit comme l'âme aux litanies passionnées et fameuses de Patrice Mauclair.

Nous l'aimons cette femme de Chéret, dans l'ébouriffement de ses cheveux blonds ou le hâtif amoncellement de sa tignasse rousse ; nous l'aimons et c'est aussi la femme qui nous aime, nous autres épris d'art. C'est notre bonne amie à qui le printemps a murmuré des fantaisies absurdes et exquises, et laquelle à la faveur d'un soir tiède et doux vient demander à notre cerveau détraqué et à notre force d'homme les paradis d'une heure. Sans souci de qui les lui donne ces paradis, elle



Réduction d'une affiche avant-lettre pour l'Elixir Gcdineau
(Maison CHARLES VERNEAU).

va son chemin éblouissante et lascive, à la recherche d'un aimé du lendemain, d'un passant quelquefois, à qui, impudique, elle montrera tout parce qu'elle sait que tout est beau emmi les choses qu'elle peut montrer.

Et quel magique costumier que Chéret ! Comme il laisse loin derrière lui les Redfern, les Doucet, les Nicole et autres. C'est par le déshabillé qu'il habille, lui. Ses femmes sont vêtues à une mode dont il est seul à posséder le secret. Et ce ne sont point des toilettes compliquées : un ruban jaune cinglant une jupe verte dont l'écourté révèle des dessous bleus ou rouges, mystérieux et ensorceleurs ; un tutu ébouriffant d'où sortent deux jambes folles et nerveuses ; un corsage fait d'un soupçon d'étoffe claire qui laisse échapper un sein et fait entrevoir l'autre ; une jarretière qui tient du prodige, un chapeau qui ne tient de rien du tout et qui fait admirer, sous l'embroussaillage des cheveux, des yeux étranges esquissés d'un trait, une bouche attirante soulignée d'une ombre.

La femme de Chéret est la femme que l'on désire ; c'est son plus bel éloge. C'est la femme que l'on craint ; c'est sa plus belle gloire.

C'est la femme que l'on exècre et que l'on aime.

C'est celle que l'on adore. C'est l'Abandon ou la Fantaisie.

C'est le Caprice !

*Parmi les fiers panneaux, dont la cou-
leur se crève
En éblouissements de rayons inconnus ;
Dans le sang vigoureux qui cambre leurs
bras nus,
Tes femmes, ô Chéret, sont les filles du
Rêve !*

*Femmes aux yeux pers. fous, dont la
vision brève
Perçoit dans des baisers monstrueux ou
menus
Les plaisirs évoqués par les faunes cornus ;
Courtisanes, Catins ou Marquises : c'est
Eve !*

*Dans les gestes nerveux qui courbent
leurs genoux,
Qui font pointer leurs seins, ces femmes
ont pour nous
Comme d'âcres saveurs d'éther ou de
morphine,*

*Et l'on voudrait pouvoir, ainsi qu'en
des fruits mûrs,
Mordre en leur chair et boire à leur
lèvre si fine
Ce rire dont l'éclat illumine les murs !*

RENÉ DUBREUIL.



QUELQUES OPINIONS sur les Affiches Illustrées

Je considère pour ma part Jules Chéret comme un bienfaiteur public.

Depuis la mauvaise architecture qui nous a valu l'avènement des éternels principes et des démocraties égalitaires, la rue était ennuyeuse comme un article de M. Jules Simon. C'était droit, régulier, chaste et républicain. On n'avait d'autre consolation que de contempler, entre temps, une femme tombant d'un omnibus, accident heureusement assez fréquent, grâce à la facétieuse complaisance de nos bons amis les conducteurs. Mais, en revanche, que de tuyaux de poêle horribles, que de redingotes graves et que de favoris sévères il fallait subir !

La rue était la désolation de l'artiste, et la plupart en étaient réduits à chercher en des maisons aux vitraux peints ces joies de décor qu'avait supprimées le Saint-Progrès.

Heureusement Chéret est venu ; et des femmes roses, bleues, blanches et aux reflets d'or, ont cascadel sur les murailles jadis austères ; d'autres sont venues, qui avaient des fleurs aux mains, et d'autres des croix, et d'autres des palmes : mais toutes, qu'elles soient de Chéret, d'Ibels, de Lautrec ou d'Aman-Jean, étaient élégantes et belles, et la rue avait repris sa joie. J'espère que, bientôt, les horribles murs crépis disparaîtront sous une fête de couleurs, et alors tout le monde sera heureux et souriant, et proclamera comme moi que Chéret et ses émules sont des bienfaiteurs publics.

JEAN CARRÈRE.

Ces affiches en couleur sont, pour les passants, la joie des yeux. C'est de l'art pariétaire. Les maîtres qui en ont fait leur spécialité, concourent journalement à l'éducation de tous, par la rétine. Au lieu du mur nu, le mur attirant, une sorte de *salon chromolithographique*. Rien de plus agréable. La réclame était niaise autrefois, brutale : elle est devenue souffrante. A défaut de fleurs, les murailles parisiennes ont ces taches gaies, ces roses roses, ces jaunes d'or, ces bleus de ciel de Parme. L'hommage rendu par *La Plume*, à ces enchanteurs de la rue, à ces décorateurs du carrefour, sera juste et bien venu.

Bonne chance aux maîtres de l'affiche illustrée. Florence a, dans rues et ses places, un musée de marbre et de bronze. L'affiche donne à Paris son musée d'images, son exposition de maîtres-aquarellistes en plein-vent.

JULES CLARETIE.

J'ai fait encadrer, et j'ai accroché chez moi la grande Affiche de Grasset pour la publication romantique ; c'est dire combien j'apprécie cet art tout nouveau, et j'estime que c'est un devoir d'encourager et de soutenir de artistes tels que Chéret, Grasset, Willette, etc., qui forment journalement le goût du public avec les très délicates et très charmantes productions qu'ils exposent dans la rue. Il reste à souhaiter que ces affiches fassent disparaître à tout jamais les affreux colifriages que les barnums Anglais et Américains se permettent de déposer le long de nos murs.

Vive la France, Monsieur !

EDOUARD DETAILLE.

Chéret, Grasset, Willette, ont un très grand talent ; leurs affiches sont souvent des bijoux, et leur art mérite d'être analysé longuement et avec le plus grand soin.

CAROLUS DURAN.

Ce que je pense des Affiches Illustrées ? Parisien amoureux de ma ville, j'estime ces maîtres Chéret,



IMP. CHARLES VERNEAU, PARIS-BIENNAIS

Réduction d'une affiche de JOSÉ ROY

(Maison Charles Verneau).



Réduction d'une affiche avant-lettere de H.-G. IBELS pour le journal *l'Escarmouche* (Maison Eug. Verneau).

Aujourd'hui, l'affiche est une fresque, et le dessin s'harmonise dans les modulations de tonalités lumineuses qui charment l'œil et l'égaient; comment ne pas fêter cette joie?

Une chose me séduit en ces affiches — en celles de Chéret surtout, — une particularité qui a fait de moi plus qu'un amateur, presque un collectionneur, c'est l'expression, d'esthétique toute moderne, du mouvement et de la vie. Plus de figures alégoriques figées dans une pose académique! Comme elles gigotent, les arlequines et les danseuses! Comme elles frisonnent de vie ces petites femmes qui poudrent leur museau, écoutent le théâtrophone ou regardent leur lampe! Le plus borné des électeurs sent qu'il y a là quelque chose de plus que de la couleur sur du papier.

Et comme en tout il faut considérer la fin sociale et l'amélioration de l'espèce, je ne suis pas éloigné de croire que, répandues à profusion sur les murs, ces fresques du pauvre amélioreront la vision du peuple en art, et le détacheront de sa bête admiration pour toutes les chromolithographies, ce qui ne serait pas un mince résultat.

Avec Chéret, les maîtres Grasset, Forain, Willette, Toulouse-Lautrec, Ibels, Bonnard rivalisent; je les admire tous, et aussi les autres. J'ai si grand plaisir à les rencon-

Forain, Grasset, Willette, et je les tiens pour les Holbein et les Dürer de notre temps, où la vie est beaucoup laïcisée. Ils nous donnent un peu de joie délicate dans nos promenades; leurs merveilles, offensées du passant grossier, ont la grâce et le charme, et sympathisent avec la spirituelle lumière de Paris, où le soleil même a une sorte de vie intellectuelle. J'ai toujours pensé que les arts étaient religieux ou industriels, et que l'art pour l'art était une prétentieuse niaiserie. Faire des affiches, et les faire belles, c'est concourir à la beauté des voies publiques et donner généreusement aux passants, ingénieux ou naïfs, une petite émotion d'une seconde, et pourtant infiniment précieuse. Et puis, cet art des « afficheurs », n'est pas académique. Il est vivant et vraiment aimable.

ANATOLE FRANCE.

J'aime beaucoup les affiches; je regarde toujours celles qui me paraissent belles, et j'étais un des premiers à admirer avant qu'elles ne le fussent aussi généralement qu'aujourd'hui.

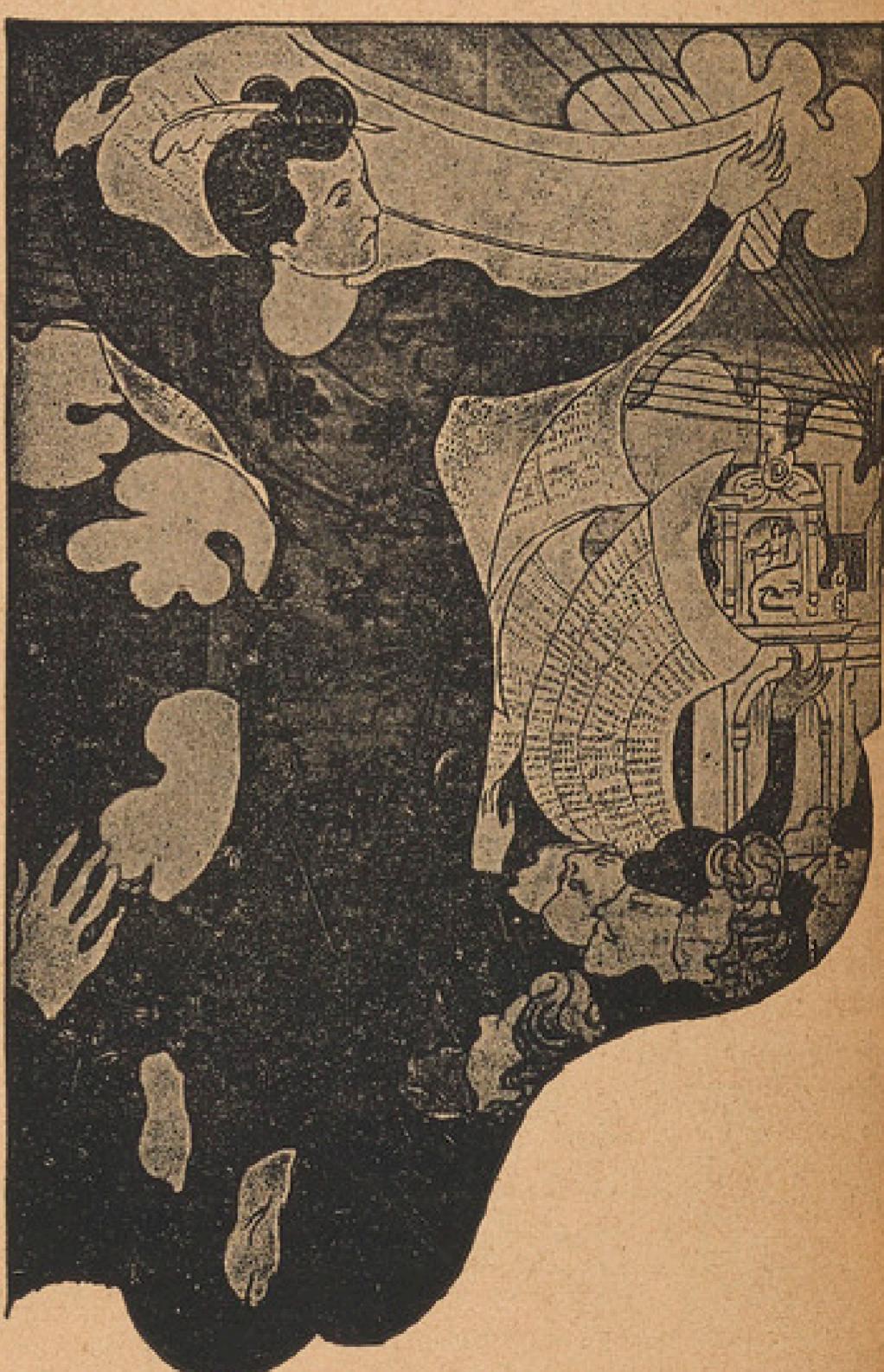
HENNER.

Je n'ai, pour parler des Affiches Illustrées, d'autre autorité que celle du passant qui s'arrête, regarde, et sourit à ce rayon d'art, éclatant sur les murs au milieu des placards ternes, comme une tache de soleil.

Sont-elles assez ridicules, les

grandes affiches, bêtes avec leurs trompe-l'œil typographiques, leurs rudiments de vignettes aux teintes plates et criardes dénonçant

toute la brutalité de la machine à imprimer?



Réduction d'une affiche de MAURICE DENIS pour la Dépêche de Toulouse.



Rduction d'une affiche de FORAIN.

er sur mon passage, que j'excuse même les faiseurs de paysages pour compagnies de chemin de fer.

JEAN JULLIEN.

L'Affiche Illustrée, l'image en couleur, en bariolure, en encres électriques, le tulipage des nuances en bouquets et en prismes, l'arlequinade des tons effrontés et étaradants, la réclame-Chéret en transparences frêles, nuages poudrederizés, en houppe rousses, en tortils de jambes et de bras sur fond d'ombres bleues, la réclame-Lautrec violente, bourrue, pochée, populo, suant vin et le sang, et les réclames Ibel's, Willette et rasset, les tatouées comme des culs de sapajous, les impantes comme des minois de Cydalises ? Mais est non seulement le vrai décor du siècle américainisé, jusqu'à la vertu tient boutique et tape sur la grosse aisse ; le symbole de notre vie fin-de-siècle, maquillée, inquante, tape à l'œil, attrape-nigauds ; c'est non seulement la Rue qui s'allume et flambe et grouille comme une colossale lanterne magique, comme un inquième acte de féerie... C'est encore l'illusion pour tous et pour rien, un peu de songe et de divin ménage entré par les yeux jusqu'à l'âme, le Louvre des écoles, l'école d'art, publique, qui est à l'autre, à art des Solitaires et des Mandarins ce que le Gros améro est à l'amour.

Et je rêve d'un Paris, enluminé du sol aux mansards, fleuri comme un grand paysage artificiel, drapé comme un quatorze Juillet, accrochant à ses façades, une vivante et tumultueuse fresque, toute la comédie Humaine.

CAMILLE LEMONNIER.

Dans la ville un peu morte où il faut que je vive, il est rare que s'égare quelque affiche illustrée. Il est vrai que j'ai vu plus d'une fois des Chéret en passant par Paris, et alors cela me semblait merveilleux d'a-

bord, et obsédant à la longue, parce qu'on les multiplie peut-être trop indiscrètement.

MAURICE MAETERLINCK.

Les affiches de Chéret ? — hélas ! pourquoi sont-ce des affiches ? Il est assez courant parmi la « gent qui



Rduction d'une affiche de CARLOZ SCHAWBE.



Réduction d'une affiche de GUILLAUME.

travaille dans l'art » de les célébrer en tant que louables pendeloques aux oreilles des murailles parisiennes. Un certain nombre de phrases toutes faites explique combien cette fanfare de flûtes true, d'adorable sorte, la symphonie grise et or que chante la grand'ville.

Eh bien ! non. — Ce printemps chatoyant de Chéret ne peut me plaire épars en cette automne incurable de Paris : Paris a sa beauté ; goûter son atmosphère, c'est mordre dans un rare fruit déjà blet et dont le parfum, qui sera tout à l'heure celui de la pourriture, s'insinue au cœur, on dirait avec une volonté voluptueuse, pour y éclore des parterres de molle fièvre et de rêve frissonnant.

Paris est splendidement lugubre.

Mais Chéret : ses affiches, c'est la joie d'Avril, le frais carillon des nuances jeunes, c'est la fête lyrique des fleurs. — Sur les murs de Paris, elles tintent faux, elles fleurent mal.

J'imagine Chéret une âme très simple, n'acceptant que des sensations franches, n'associant que des idées primitives, cherchant son émotion en de probes et vertement juvéniles alliances de couleur. De là son charme ; notre vision vieillie, corrompue par des abominations picturales qu'il n'est, malgré le remède amical d'une purification au Louvre, pas toujours possible d'éviter, amusée peu sainement au tachisme et à maintes déformations, lésée encore bien plus par la maladie du japonisme, notre vision plus pervertie que perverse se rajeunit un instant en ces Jouvences, les affiches de Chéret. Et pourtant comme il y a dissonance, comme le cadre jure par trop avec le tableau, l'effet dernier, après une exquise surprise, est désagréable — presque douloureux.

Je pense surtout aux *Danseuses de l'Opéra*, voisinant, sur d'absurdes édicules, avec les paperasses louches qui raccrochent pour le compte de ces téra-



Réduction d'une affiche de GALICE.

giques facéties, pour ce bric-à-brac de Thalie et d'Euterpe mis en solde par les théâtres de tout genre — pis encore : couduoyant ce fâcheux Bruant dont se rendit, je crois, coupable, M. de Toulouse-Lautrec.

Or quel songe, ces danseuses ! On les voudrait posséder loin, dans une chambre nue où elles régneraient, où elles s'irradieraient solitaires — prêtresses du feu célébrant un culte des anciens âges, salamandres souples entrevues, parmi des vapeurs irisées, un soir d'ivresse légère, fournaise de papillons palpitant sur les autels enchantés de l'opium. Et puis que, tout proche, on jouât telles sonates en sourdine de Mozart.

Il est vrai, on peut les acquérir ces affiches... Oui, mais ce sont des affiches.

Il existe un établissement en pleine décadence depuis cent ans. Ou plutôt, il n'existe plus : je veux dire les Gobelins. Pourquoi n'y commande-t-on pas des tapisseries à Chéret ? Voilà, certes, un art défunt qu'il saurait ressusciter à miracle.

ADOLPHE RETTÉ.

Forcer les gens à voir du beau, les habituer à le reconnaître et à l'aimer, rendre ainsi peu à peu tout un peuple artiste sans qu'il y prenne garde, c'est ce que faisaient les Grecs par l'architecture et la sculpture, et ce que font aussi à leur façon les maîtres actuels de l'affiche illustrée.

JEAN RICHEPIN.

Les Affiches me réjouissent ; elles sont sur les murs comme la revanche de la couleur que nous bannissons de nos vêtements, et mettent un peu de triste joie dans les Rues. De la Pourpre et de l'Azur en papier peint, c'est bien ce qui convient à l'Ame moderne.

GEORGES ROCHEGROSSE.

Chéret, Grasset, Willette, le maître Forain et d'autres, le *Courrier français*, font rentrer l'art dans la circulation. C'est d'un bon augure pour les métiers qui suivront peut-être avec Gallé et des Céramistes chercheurs.

AUGUSTE RODIN.

Chéret a fait pour certains de mes livres, des affiches qui sont des chefs-d'œuvre. Et je trouve que cet art de l'affiche, si vibrant, si original, est devenu le charme et la gaité de nos rues.

ÉMILE ZOLA.



P. BALLURIAU, J. GRUN, G. NOURY
GUYDO, R. THOLER

Ceux-ci ne sont pas des théoriciens. Sans autre système que leur système nerveux, ils font comme ils voient, comme ils sentent, justifiant le mot de Buffon : « L'affiche, c'est l'homme même. »

Balluriau, ce colonel de hussards du 1^{er} Empire, procède à coups de sabre, c'est-à-dire par touches larges et intrépidées, sans craindre de revenir plusieurs fois à la charge (à l'attaque). Egalement ennemi des à plats enfantins et des fondus anémiques, il coupe son personnage avec une vigueur qui exprime le chatoiement de l'étoffe, qui accuse les reliefs du tissu. Au moyen de plaques nettes et heurtées, de masses déterminées, il obtient un placard où la lumière vibre, où les couleurs escadronnent, où les ombres cernées, tels des bataillons héroïques ! répondent par le mot de Cambonne aux sommations irrespectueuses des sons envahisseurs... A gagné ses épôlettes au Pôle Nord.

Grün (J.) sur les hauteurs de Montmartre s'érige contre l'imagerie, contre les salades plus ou moins japonaises de couleurs naïvement juxtaposées. Ses *Soirées de la Nouvelle Athène*, sa *Carlotta Cara*, ses *Hommes-Diamants*, sa *Muse Verte* dénotent un affichiste qui a le souci de la composition décorative, de l'arrangement harmonieux. Particulièrement originales, ses lettres, qui sous l'ancien régime lui eussent valu des lettres de noblesse !

La manière de G. Noury se révèle dans ses *Pauvre-de-France* et *Russie*, et dans son *Pôle Nord*. C'est le dessinateur au tempérament nerveux qui a grandi sur les quais du Hâvre, dans un grouillement d'hommes et de choses, en regardant les cheminées qui fument, les cordages qui se croisent, les voiles gonflées par le vent.

Guydo, ce mondain élégant, donne l'impression d'un Chéret mûri de Lautrec, et poudré à frimas comme un chevalier du XVIII^e siècle. Si la Pompadour et la Dubarry revivaient, et si des revers de fortune les obligaient à devenir étoiles de concerts, c'est à lui qu'elles commanderont leur affiche. A défaut de la Pompadour et de la Dubarry, Guydo a fait *Aymée Eymard*, *Violette Dechaume*, *Diamantine*, le *Petit Bob*.

R. Tholer, peintre de talent, a pourtraicturé pour la devanture des Décadents un *Marcel Legay* très vivant, quoiqu'exempt de déformations caricaturales. C'est de l'art franc et sincère... Comme les précédents, et comme Ingres, R. Tholer estime que « le dessin est la probité de l'affiche. »

LÉON DUROCHER.



Psychologie des Chéret

M. Roger Marx, dans une préface intéressante qu'il fit pour le catalogue d'une exposition de Chéret, pense que les œuvres de ce maître constituent une chronique illustrée de l'époque et que les historiens futurs tireront grand secours de leur consultation. Je ne nie point qu'à s'arrêter à l'immédiate apparence les estampes de Chéret ne puissent fournir aux De Goncourt du XX^e siècle des documents de quelque attrait. Par elles seront révélés nos modes et nos plaisirs d'élection, par elles seront perpétués, avec les traits des chanteuses en vogue, des noms de Casinos, de Skatings et de Montagnes Russes ; elles diront les produits qui cherchent la réclame et les romans à sensation, — somme toute, légère écume sur le flot multiple et ténébreux de l'Histoire.

Pour qui veut analyser la conscience d'un peuple à une heure déterminée, il est un témoignage plus précieux : Ce particulier d'une physionomie, ce mystérieux d'un décor par quoi s'évoque dans une œuvre l'âme de la civilisation où elle fut conçue.

Chaque aspect de l'évolution humaine se refléchit dans les arts, aussi bien dans ceux de la peinture et du dessin que dans l'architecture ou l'aménagement. On pourrait énoncer — parodie d'un mot célèbre — : le *Style* c'est l'époque. De leur siècle qui eut ensemble la grandeur et l'emphase, Nicolas Poussin, Charles Lebrun, ne rappellent-ils point, le premier la majesté, le second le solennel ? Les mignardises Louis XV ne se retrouvent-elles point dans l'ater, Lancret, Fragonard, et la frénésie romantique — conséquence elle-même d'une période d'événements extrêmes — ne rencontre-t-elle point sa suprême exaspération en Delacroix ? Quelques rares peintres se sont soustraits aux occultes influences des circonstances sociales. Tel : Ingres.

Cette exception d'un artiste hors de son temps — encore que les sujets traités par lui semblent me donner tort par leur contemporanéité — je la revendique pour Jules Chéret. Avec quelque peu de subtile attention à son œuvre, sans s'arrêter à des contingences, on s'assurera que ce n'est point l'âme moderne qui vibre dans ce chant coloré.

Si M. Chéret avait interprété l'intellectualité morose de notre époque, nous aurions une série d'attristantes lithographies. Or, vêtus selon le temps présent, ses personnages n'en ont point l'esprit. Ses femmes peuvent s'habiller au Petit St. Thomas ou au Louvre, monter en bicyclettes ou fréquenter le Nouveau-Théâtre, il a négligé leur âme, en ayant une à leur faire présent.

Cette âme c'est la Joie. Jules Chéret est le Grand Promoteur de la Joie. Non pas la sérénité, la gaieté non plus, mais la Joie, cette exubérance folle assez, naïve et nullement complexe. N'entendez pas la piteuse excitation d'un boulevard en liesse ; mais la joie franche de la couleur et du chant.

Exceptons les affiches par trop commerciales où l'artiste est assujetti au caprice du mercantil. Dans les créations spontanées du maître on ne distingue que deux ou trois types, qui reviennent, plus ou moins modifiés, sous des déguisements autres : Une Femme, un Gommeux, un Pierrot.

La production la plus caractéristique de la verve de Chéret, c'est sans contredit sa Femme, cette femme irréelle et pour ce pleine d'attraction, à la taille tendant vers moins l'infini et aux jambes vers plus l'infini. Cette femme disloquée (sauf en quelques affiches comme les superbes *Coulisses de l'Opéra*) qui est plutôt une flamme qu'une femme.

Elle danse ; les jupes effeuillées à ses doigts découvrent ses mollets qu'elle a graciles, et sa robe moule d'exagérée façon la courbe voluptueusement grêle de ses hanches.



Etude de JULES CHÉRET pour une affiche.

Elle danse : c'est sa fonction, c'est sa raison d'être, parce que ce fut par la danse que dès les premiers temps et les premiers peuples on extériorisa l'ivresse intérieure. Elle danse, et toujours, car,

« Même quand elle marche on dirait qu'elle danse ».

C'est l'élégante des Watteau qui s'est, dans les Mabiles et les Bulliers modernes, encanaillée un peu à fréquenter des calicots et des étudiants. Elle n'en a pas moins, pour être devenue *patte-en-l'air* et *forte-en-gueule*, conservé cette je ne sais laquelle aristocratie de la fleur et du papillon.

Voyez-là dans l'affiche du *Jardin de Paris* où elle éclot comme une belle-de-nuit, dans la *Fête des fleurs de Luchon* où elle surgit — torse victorieux — comme une belle-de-jour.

Voyez-là dans *Le Pays des Fées*, fuyante phalène ; dans *l'Olympia*, où, toute rose, avec ses cymbales, aurore de mai battant la diane aux muguet, elle crie le bonheur de vivre si belle, quand on profite — si naïvement ma foi ! — de sa beauté.

« Naïve ? » Certes ! Elle est — ne le saviez-vous pas ? une âme exquise de trottin dans la carcasse diabolique d'une Mome-Fromage. C'est la risque-tout

qui jette son bonnet par dessus les Moulins Rouges, mais si ce n'est la première fois, il n'y a pas longue lutte que les blancs tuyautés sont restés définitivement accrochés aux ailes branlantes du Moulin de... la Vertu.

J'en parlerais cependant que cette pauvre gigolette du Maître Chéret vous ne la voyiez pas sous un aspect aussi simple. Elle a si bien l'air de bâver les bourgeois, j'en conviens, elle a des façons de dégingander son corps si perverses, si épiceées, si je puis dire, que vous l'aviez considérée du coup comme une petite âme damnée, un regard de Belzébuth ou une flamme d'enfer, choses qui d'ailleurs sont absolument les mêmes.

Comme je cherchais à qui la comparer dans le monde des fantaisistes visions créées par les poètes, j'ai trouvé qu'elle était au moins la sœur de cette « charmante âme blonde » de Rosette que Gabriel Vicaire transpose subito des bals de Montmartre en paradis, chose rare, car, dit le Père Eternel,

Nous n'avons pas ici grand'monde de Paris.

Elle est bien la parente de cette petite saute-ruisseau étonnée que les saints ignorent l'air de la *brigue*

dondaine et qui possède avec un sans-gêne qu'on pourrait prendre pour de l'impolitesse, un trésor de charité et d'amour au cœur. Sœur de Rosette, toi aussi tu iras en Paradis.

Bonne fille, et innocente de rien de méchant, si elle vadrouille et fait la noce, ce n'est pas — avec des rancœurs et des rancunes — pour la vie quotidienne — c'est pour son plaisir, pour son amour des lumières, des fleurs et des coupes mousseuses, pour son infini désir de vivre avec le meilleur de la vie. Dans cette affiche du *Courrier Français*, où pourtant elle est la Tentation elle-même, avec son mouvement d'une aiguë volupté, n'est-elle point plutôt que perverse, moqueuse, caressant le faune symbolique du bourgeoisisme paillard avec l'ironie sceptique, amusée et indulgente qu'il faut.

Le bourgeois ventru et lascif, elle le blague et répugne à sa fréquentation. Ses relations habituelles sont avec des gommeux à la tête aussi légère que la sienne, qui ne possèdent point sa joie extravagante, mais qui semblent jouir du calme bonheur d'un *je-m'en-foutisme* commode et bien entendu.

Du crevé sinistre à monocle, Chéret a fait un gandin sauteur, gavroche et réjouissant qui dégringole les rues avec des pierreuses, en chantant, dans *La Gomme*, qui ouvre les bras dans un geste de large appel à la réjouissance, dans l'affiche du *Carnaval à l'Opéra*. Ce n'est pas le boudiné confit, glacial, qui noctambulise par chic et en corvée, le dos courbé en porte-manteau, les joues creusées. Il passe dans la Vie avec le principe qu'elle n'est peut-être pas très amusante, mais qu'en la prenant bien on peut en tirer quelques gatines comme d'une mère-grand'.

D'ailleurs n'a-t-il pas pour compagne la Sœur de Rosette, boute-en-train et multiforme. Multiforme — elle fréquente les bals masqués — elle apparaît tantôt en Colombine, tantôt en Pierrette ; tantôt elle personnifie la Musique, tantôt la Comédie ; elle surgit sur tous les murs, rêve idéalisé du poète,

... Ni tout-à-fait la même,
Ni tout-à-fait une autre...

diverse et permanente, changeante et unique, avec Guy ou avec Pierrot.

Préfere-t-elle Guy, Pierrot ou tous les deux ? J'opinerais que l'égoïsme de Guy doit la laisser indifférente et que l'innocence de Pierrot l'énerve bien qu'elle garde à ce pauvre hère l'attendrissement de la pitié.

En effet, le Pierrot de Chéret est tout différent de ce pierrot satirique, finement artiste, névrosé, qu'à créé Willette. J. Chéret est en partie revenu au type de la Comédie Italienne où le rôle de Pierrot était d'être toujours dupe ; il nous a rendu le valet du beau Léandre, à la face élargie d'un rire bête ou à l'ovale allongé sous l'effort de la pensée récalcitrante. Parfois une note triste — ah si légère ! — : un nuage gris sur le front. Et tenez, je rappelais tout-à-l'heure Watteau. Certes ! son Gilles a quelque chose de plus profond ; il est aussi un pauvre baladin bafoué, mais une étrange mélancolie de vivre lui fait couler les bras le long des hanches. Il n'en reste pas moins que Chéret est retourné pour le caractère de ses pierrots à la tradition du XVIII^e siècle.

Nous venons de passer en revue les trois créations les plus originales du maître ès décoration. C'est entre un gommeux et un pierrot, l'éclat de rire, rose, vert, mauve, azur, orange, d'une flamme de punch endiablée où se précise un corps de femme.

Cette flamme c'est l'âme de la Joie, c'est la Joie elle-même. C'est pourquoi il m'est permis de réaffirmer en terminant que Jules Chéret est resté indifférent au moral de ses contemporains. A peine tient-il de notre modernité la coupe de quelques chiffons. En idéaliste qu'il est, il a transposé en beauté, il a opéré une miraculeuse transmutation : de notre fièvre maladive il a fait une allégresse de bon aloi.

Si son œuvre seule devait répondre de notre époque devant le Temps, les générations futures se refuseraient à croire à notre pessimisme, à nos doutes, à notre tristesse fondamentale.

YVANHOË RAMBOSSON.



Merci à Chéret !

Comme à des miroirs magiques, dans Paris, qui de nous ne se laisse prendre les yeux aux affiches de Chéret ? — Mais, sous la pluie, sous le vent, plus vite encore sous l'envahissement de jalouses feuilles, s'efface l'éphémère féerie des rues !

D'aucuns n'ont pu supporter une séparation si soudaine et si hâtive, et s'étant procuré de ces estampes murales par le plus hasardeux des moyens, à la faveur de la nuit et comme on tente un mauvais coup, ils n'ont pas jugé mieux que de les installer chez eux et de les entretenir dans leur familiarité. C'est pour ceux-là que Chéret lui-même, touché de tant de passion, publia, l'an dernier, ses quatre panneaux décoratifs la *Danse*, la *Comédie*, la *Pantomime*, la *Musique*, destinés à vaincre la maussaderie foncière de nos appartements.

Mais le maître s'est gardé de rompre avec ses amis anonymes et il continue d'émerveiller et de ravir le passant. Aussi bien, les riantes filles de son génie ne paraissent-elles jamais mieux à leur avantage qu'en plein soleil, au grand air. Nous les chérissions libres et vagabondes, dans les voies désertes qu'elles animent, par les carrefours bruyants qu'elles harmonisent. Nous demandons qu'elles nous surprennent au détour du chemin, sur ce mur crépi, sur cette clôture en planches. On les dirait faites pour courir la terre, seules, ainsi que d'adorables émancipées, et vivre insouciantement leur vie multipliée et fiévreuse.

Ce sont de folles et tendres amoureuses qui donnent l'aumône de leurs baisers au pauvre monde !

Voilà donc ce qu'on doit à Chéret. Par lui, Paris s'est vu peupler de mille visions rayonnantes de grâce et de joie, et sa verve a créé tant de spirituelles compositions, tant d'exquises couleurs qu'on ne saurait plus imaginer la Ville sans la parure dont il l'a pourvue. Qu'il soit remercié ! Plus que tout autre, l'imagerie de nos places publiques nous intéresse au profond même de notre égoïsme. Car la brochure qui déplaît, nous la fermons et nous jetons au vent le journal qui choque. Mais aux annonces des murs, quoi que nous essayions, nous ne pouvons échapper. De nos fenêtres, nous apercevons la réclame qui s'étale sur la maison voisine ; si nous sortons, la réclame nous précède et nous suit, elle est autour de nous, à gauche, à droite, partout ; dans toute faction où s'aiguise notre impatience, elle nous tient inexorablement... Comment ne serions-nous pas reconnaissants à Chéret d'avoir conquis à l'Art, pour l'amusement et la consolation de chacun, l'album toujours ouvert de la rue illustrée ?

RAOUL SERTAT.



MAXIMILIEN LUCE

pour le spectacle de la *Scala* (de Paris) figura un puissant Mévisto-Pierrot à la bouteille violette, tragiquement ivre, une bouteille à la main :

LÉO GAUSSON

montrait naguère, montée sur une boîte en fer blanc, une jeune femme brune, de profil, longs bas rouges, jupe jaune de danseuse, de ses bras en croix tendant du linge sur une corde, les cheveux au gré du vent ; une longue tache verte, à terre, figurant de l'eau épandue. Annonce pour la *Lessive-Figaro*.

PIERRE BONNARD

ne signait que d'un monogramme *France-Champagne* : une femme blonde, au corsage et aux bras nus, une coupe d'une main, de l'autre son éventail, entourée de flots du liquide ambré : sur fond jaune clair. Quelques traits, seulement ; beaucoup d'esprit, de charme et d'harmonie, et bien personnel.

MAURICE DENIS

représentait la *Dépêche* (journal de Toulouse) sous les formes d'une jeune femme aux cheveux enroulés qu'une plume traverse, longue robe lâche parsemée de larges fleurs, profil délicieusement bourbonien, de ses bras tendus déroulant le titre de la publication et s'élançant dans l'espace parmi les fils du télégraphe, contemplée par quelques profils des deux sexes, non loin d'une indication de fronton du xv^e siècle. Teintes apaisées et discrètes : une musique de poète.

JULES CHRISTOPHE.



SUR QUATRE PANNEAUX DÉCORATIFS

A Jules Chéret.

Maître Perrin Dandin et maître Diafoirus,
Parlent confusément en agitant la tête;
Sganarelle bâtit aux masques lipus
Que regarde, moqueuse, une blonde coquette ;

Polichinelle court, mi-vert, mi-écarlate,
Colombine s'évente, exquise, en miraudant,
Auprès d'elle Arlequin tient à deux mains sa batte
Et Pierrot les contemple avec un geste blanc.

Dans un ciel rouge et bleu, de folles théories
De danseuses s'en vont, bouches épanouies
Et robes où des fleurs effeuillent leurs pétales ;

Pendant qu'un histrion dans une flûte chante,
Et que, pour mieux rythmer la marche éblouissante,
La joyeuse musique agite des cymbales.

LÉON DENIS.



La Maison Sagot

Il y a trente ans, les amateurs et les romanciers pour prendre le vent du jour se réunissaient à la *Librairie Nouvelle* et c'était un grand plaisir, pour les acheteurs, d'entendre la voix de leur auteur favori. La *Librairie Nouvelle* de maintenant c'est quelque peu *La Plume*.

Mais tout en donnant chez nous, asile à toutes les formes d'art, nous n'avons pas la prétention de pouvoir les hospitaliser très largement, ayant plutôt le désir de la pièce typique, de la manifestation rare ; pour l'affi-

che, cette belle passion de l'heure présente, nous sommes réduits à une trop courte présentation, sur nos murailles, de l'éclair coloré sorti du crayon et du pinceau des modernes imagiers.

Mais notre ami, le libraire Sagot, notre proche voisin de la rue Guénégaud, tient à honneur de donner cette place qui nous manque encore, à tous nos dessinateurs et peintres privilégiés, à tous les maîtres de l'affiche contemporaine. Chez Sagot, se rencontrent représentés, par leur entier catalogue, tous les jeunes et tous les puissants, Chéret et Ibels, Choubrac et Willette, Balluriau, Noury et Grasset. C'est chez lui que fréquentent tous les curieux de l'affiche, et que s'établit le cours de cette feui le volante qui suscite tant de désirs, et aussi tant de déceptions à ceux qui arrivent mauvais derniers.

L. M.

FIN

La Quinzaine artistique et littéraire

LES LIVRES

TOUT BAS, par Francis Poitevin, in-18 jesus de 140 p. 3 fr. 50 (A. Lemerre, éd.) V. au prochain numéro l'article de Paul Verlaine.

NAPOLÉON ET LES FEMMES, par Frédéric Masson, in-8 jesus de 332 p. 7 fr. 50 (P. Ollendorff, éd.) — L'auteur a eu la rare bonne fortune de pouvoir consulter les papiers de famille du demi-dieu qui, majestueux, trône au seuil de ce siècle. Et cette majesté n'a pas retenu M. Masson dans ses confidences. Il nous donne par le menu le compte-rendu fidèle de toutes les faiblesses du grand homme ; il ne nous fait grâce d'aucune, depuis celle qui lui fit perdre sa virginité jusqu'à la dernière, celle qui faillit lui aliéner ses amis, à Sainte-Hélène....

En agissant ainsi M. Masson doit se rendre compte de la triste besogne qu'il accomplit ; prouver que Napoléon fut un homme comme nous tous ? Qui donc en doute ! Ce livre, passionnant comme un roman vécu, l'amoindrit et ne nous le fait pas mieux connaître... Il semble surtout dirigé contre Joséphine, que la légende populaire désigne comme l'étoile guidant Napoléon, le génie qui le protège. De fait, sans l'amour du général en chef de l'armée d'Italie pour Joséphine de Beauharnais, qui sait si nous aurions eu cette triomphante campagne d'Italie, premier chapitre de l'Epopée. Le reste importe peu. Qu'un M. Charles quelconque cocufie le vainqueur d'Arcole, qu'est ce que cela peut bien nous faire ?

— En sortant de cette lecture j'ai éprouvé le besoin de relire la *Légende de l'Aigle*, le chef-d'œuvre de M. d'Esparbès. A M. Masson de conclure...

LE PAIN DU GÉNIE, roman, par Léon-L. Berthaut, in-18 jesus, 231 p. 3 fr. (P. Sévin, éd.) — « Pourquoi donc ne pas étudier l'idéalisme dans le bien, non par imagination en l'irréel, mais par sélection dans le réel ». Ainsi parle l'auteur dans un avant-propos dédié surtout à la critique. Celle-ci approuvera sûrement la ligne d'esthétique générale tracée par M. Berthaut, mais elle se permettra de lui reprocher justement de n'avoir pas tenu toutes les promesses faites. Cette sélection dans le réel n'est pas toujours opérée avec netteté. Il reste encore dans le volume de menues relations de faits qui n'ajoutent rien à l'œuvre et l'alourdissent : telle cette nomenclature de basses besognes accomplies par une mère ne rêvant que le bonheur d'un fils adoré.

Le sélectisme de cette phrase : « Pour son fils, cette mère eût été capable des pires dévouements » n'était-il pas tout indiqué ?

Cette restriction faite, il ne nous coûte pas d'écrire que le *Pain du Génie* est le louable effort d'un esprit d'élite vers le bien, vers le Beau, et que ce livre mérite un succès qui ne lui fera point défaut.

LES POÉSIES DE MÉLÉAGRE, trad. par Pierre Louys (petite collection à la Sphynge), 140 p.-s. p. m. (E. Baillly, éd.) — Les poésies de l'israélite Syrien, dit Méléagre, converti de bonne heure aux déesses de l'Hellas et conquis par la musique départie à la langue d'Homère, n'avaient jamais été réunies en français. La traduction de M. Pierre Louys comporte même vingt-neuf épigrammes nouvelles ; mais d'ailleurs tout n'est-il pas nouveau, dans ces poésies ?

Le traducteur, poète lui-même, les doue d'un rythme prestigieux dont la prose semblait à jamais privée ; la pensée amoureuse de Méléagre ne perd rien à être ainsi traduite, elle est et reste douce, lamentante et ailée.

LES ENFANTS S'AMUSENT, par Pierre Veber et Willy, in-18 jesus. 240 p. 3 fr. 50, couv. en couleur de Jean Veser (H. Simonis-Empis, éd.) — La littérature gaie qui semblait morte en France avec les Chavette, les Monnier et quelque peu les Champfleury, semble aujourd'hui s'être simplement transformée. Notre génération si morose, prétendent les Fouquier et les Sarcey, nourrie de Poë, de Baudelaire et de Villiers a trouvé, en art, un rire nouveau, celui qui est fait d'ironie suaire. Quoique Verlaine ait écrit :

*Le seul rire encore logique
Est celui des têtes de mort,*

ce qui justifie l'ironie macabre de Jules Laforgue, Alphonse Allais continue ses œuvres anthumes (*Le Parapluie de l'Escouade, A se tordre, A se détordre*, etc.), Jules Renard ses *Sourires pincés*, G. Courceline, les aventures de *Lidoire* et de *La Biscotte*, un peu parents du Colonel Ramollot de Ch. Leroy, Paul Masson, ses désoipantes farces sérieuses (*Fantaisie mnémotechnique sur le Salon, Mémoire sur les trains éperons, Pensées du Général Boulanger, Mémoires de Bismarck, Dictionnaire des Poètes morts de faim, Des rapports de l'alcool et du génie en poésie lyrique, Regards littéraires d'un Yoghi, etc.*) et Laurent Tailhade, ses savantes épigrammes au vitriol : *Au pays du Mufle, Douze ballades nouvelles pour exaspérer le Mufle*.

Pendant ce temps, Pierre Veber est l'« informateur du réel » au *Chasseur de chevelures*, moniteur du Possible ! Ce sont ces articles sarcastiques du *Chasseur* qui, réunis aux boutades verveuses et caustiques de Willy, dans la *Faridondaine*, forment le livre dont nous entretenons ici nos lecteurs. Cela se lit mais se n'analyse pas. Voyez y vous même.

LE PRINCE, roman, par Mme Hector Malot, in-18 jesus, 366 p. 3 fr. 50 (E. Flammarion, éd.) — « Poètes, amants, jeunesse, ceci est pour vous. » De la passion, de l'émotion, sans doute, mais un intérêt qui parfois faiblit, déconcerté par la lenteur d'une action trop lentement conduite. J'ai bien peur que la première catégorie des lecteurs sollicités par Mme Malot ne lui fasse défaut... ils sont si intransigeants sur les questions de forme, MM. les poètes ! Par contre, un livre d'amour qui plaira aux amants, du moins, j'ose le croire.

CONTES MERVEILLEUX, par Emile Sigogne, in-18 jesus, 190 p. 3 fr. (P. Lacomblez, éd. Bruxelles). Le livre d'un sensitif et d'un savant, une de ces œuvres impeccables auxquelles on ne peut rien reprendre, peut-être parce qu'il y avait trop à dire, — et que ce serait inutile...

ÉPILOGUE DES SAISONS HUMAINES, drame dialogué, par Saint-Pol-Roux, in-8 raisin, 82 p. s. p. m. (éd. du

Mercure de France). — D'une œuvre immense, les *Saisons humaines*, ce drame est l'épilogue, car l'œuvre comporte un drame en trois parties précédées d'un prologue et suivies d'un épilogue. M. Saint Pol Roux a donc commencé son œuvre par la fin — tout comme pratiquait Wagner, d'après Nietzsche. Sujet de cette « massive fantaisie » — c'est l'auteur qui parle — « la vie péripétuelle d'un homme : 1^{re} partie, le Printemps ; 2^e l'Eté ; 3^e l'Automne. L'hiver se manifeste dans ce hors d'œuvre, l'Epilogue ». L'auteur continue : « Le décor de ce tableau a deux seuls personnages (le Prince et l'Ecuyer) serait l'intérieur d'un immense crâne plutôt que la salle d'une Tour... autopsie d'un délire... spectacle idéoplastique des phantasmes du Prince... naturaliser l'action mitoyenne (du réel et de l'au-delà) de l'agonie. » Nous sommes prévenus, c'est de l'art pour l'art. Ne nous préoccupons donc que de savoir si la pensée du poète trouve une forme digne de la traduire, des images adéquates et neuves et n'essayons point de l'analyser. Or, si l'on fait bon marché du fond, si l'on ne se soucie point de relever certains effets trop visiblement issus d'une admiration de M. St-Pol Roux pour Maeterlinck (répétitions de mots et métaphore d'une métaphore pour traduire une idée c'est-à-dire image au second degré pour surtout indiquer un état d'âme) on est pris par une richesse d'expression poétique inouïe qui dénote en l'auteur de ce drame un rare et pur poète.

LEUR BEAU PHYSIQUE, par Henri Lavedan, in-18 jesus, 312 pages. 3 fr. 50 (E. Kolb, éd.) — Je me souviens encore de la grande joie éprouvée comme spectateur au *Prince d'Aurec*, au Vaudeville, et de la révélation que me fut cette représentation. Pourtant M. Henri Lavedan n'était pas un débutant, il avait derrière lui onze volumes et un drame en quatre actes. Mais on ne peut tout lire. J'ai littéralement dévoré le dernier livre publié par l'auteur de *Mam'selle Vertu* et, si j'applaudis jadis à la verve satirique de M. Lavedan, exercée contre les faux nobles et les faux juifs, j'applaudis aujourd'hui à son esprit fin et coupant, à la volée de bois vert qu'il inflige aux émasculés bourgeois, tout préoccupés de « leur beau physique », jusqu'au ridicule, — inclusivement.

SCÈNE DE LA VIE JUDICIAIRE, par Edmond Picard, in-18 jesus, 424 p. 4 fr. (P. Lacomblez, éd.) — M. Edmond Picard n'est pas seulement un maître de la parole, tout puissant au barreau de Bruxelles, un sociologue aux idées larges et hautes et pratiques et sincères (on m'assurait récemment que pour mettre d'accord sa pensée et ses actes, le célèbre avocat bruxellois allait réaliser son immense fortune, vendre ses superbes œuvres d'art ornant le bel hôtel de l'avenue de la Toison d'Or, l'hôtel lui-même, pour utiliser cette fortune au profit de la Société et vivre de son propre travail), il est aussi un écrivain distingué, un critique d'art sûr et impartial. Son livre d'aujourd'hui n'est que la réunion de petits chefs-d'œuvre de littérature judiciaire publiés un peu partout, mais quelle grâce ! quelle séduction en ce compact volume ! Pourquoi M. Picard ne nous donnerait-il pas une nouvelle œuvre ? Les artistes l'attendent avec impatience.

AURORE ET CRÉPUSCULE, par Matthias Hauteborne, in-18 jesus, 272 p. 3 fr. 50 (Perrin, éd.) — Des questions actuelles traitées plus avec du sentiment qu'avec des arguments. Par ci, par là des plaidoyers fort justes, contre le divorce, par exemple, cette constatation de la désagrégation d'une société qui ne sait ce qu'elle veut ni où elle va. Le mal pris dans sa racine, l'éducation fausse donnée à la jeunesse. Avec un peu moins de déclamation, et un peu plus d'arguments, une œuvre qui serait trop recommandable.

VIEUX SAXE, par Henri Mazel, in-16 soleil, 202 p. 3 fr. 50 (E. Girard, éd.) — L'esprit de M. Mazel est plutôt porté vers les spéculations philosophiques et

cependant son *Vieux Saxe* témoigne d'une souplesse, d'une grâce mignarde que nous ne nous attendions pas à trouver sous la plume de l'auteur de *La Fin des Dieux*. Faire évoluer dans leur atmosphère saturée de musc et de poudre de riz ces pantins enrubannés du XVIII^e siècle : l'Abbé, le Maréchal, le Chevalier, la Comtesse, la Marquise, Marton et Frontin, semble un jeu pour M. Mazel et la légèreté de sa plume égale la subtilité de sa pensée.

LA NOUVELLE CARTHAGE, roman, par Georges Eekhoud, in-8, 261 p. 4 fr. (P. Lacomblez, éd.) — La première partie de cet ouvrage a été publiée en 1888, sous le titre : *La nouvelle Carthage*. Depuis lors, Georges Eekhoud a écrit pour diverses Revues de nouveaux chapitres : *Les Emigrants* — *Contumace* — *La Bourse* — *Le Carnaval* — *La Cartoucherie*. Du volume primitif et de ces nouveaux épisodes, entièrement refondus, l'auteur a fait une œuvre puissante, dont la maîtrise lui a valu, aux applaudissements des lecteurs, le prix quinquennal de littérature française.

Voici une édition à la fois très compacte et très soignée ; édition définitive qui ne laisse plus à la précédente qu'une valeur bibliographique.

PARADOXES PROFESSIONNELS, par Jules Destrée, (frontispice à l'eau-forte par Mme Jules Destrée) in-8, 95 p. s. p. m. (Vve Larcier, éd.) — La Profession est celle d'avocat. Inutile de vous dire que le co-auteur des spirituelles *Mémoires des Destrée*, parodie des mémoires de Goncourt, a écrit un livre charmant sur cette question de l'avocat, si aigüe en France. Livre que feront bien de lire MM. les Stagiaires.

ALMANACH DE LA QUESTION SOCIALE POUR 1894, sous la direction de P. Argyriades, un vol. in-8 de 224 p. nombreuses illustrations de Willette, Luce, Ibel, Camille Pissarro, Gilbert Martin, etc. 1 fr. 50 (éd. de *La Question Sociale*). Livre de propagande à recommander aux amis.

BIBLIOGRAPHIE :

LA LÉGISLATION DIRECTE PAR LE PEUPLE, et ses adversaires, par M. Rittinghausen, in-18 jesus, 248 p. 50 cent. (J. Lebègue, éd. Bruxelles.) — LES OBSÉDÉES, poésies, par Constant Casangès, in-18 jesus de 94 p. 2 fr. 50 (Bibl. des Modernes). — QUELQUES QUESTIONS DE DROIT, par M. Victor Mauroy, ancien notaire, in-8 jesus, 417 p. s. p. m. (libr. du Correspondant du Notariat.) — LAURIERS ET CYPRÈS, poésies, par Horace Boulanger, une plaq. in-12 de 108 p. 1 fr. 25 (C. Robbe, éd. Lille). — PAR LES ROUTES, contes, par Joseph Desgenêts, in-18 jesus, 64 p. 2 fr. (A. Godenne, éd. Malines). — L'EAU ET LE VIN, monographie scénique, en 3 actes, une plaq. grand in-8 de 36 p. s. p. m. (éd. de la Société Nouvelle). — LE CONSEIL DE RÉVISION, broch. de propagande, par Léon Tolstoï, 0 fr. 10 (éd. de *La Révolte*). — LE CANTIQUE DES CANTIQUES, poème symboliste de Salomon (sic), trad. en prose assortie par Louis André, une plaq. de 24 p. 1 fr. (Hubner, éd. Thiers). — LE THÉÂTRE-LIBRE, broch. circulaire d'Antoine pour la saison 1893-1894. — L'ANNÉE LITTÉRAIRE, compilation baroque d'un anonyme, où certains noms sont suivis de la mention : *Chef d'école littéraire !!!* (H. Jouve, éd.)

LÉON DESCHAMPS.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

FOLKER OG SEER, par Ola Hansson. Kristiania Ashehong et Co. Seher und Deuter Berlin, Rosenbaum et Hart. — L'altruisme moderne qui a trouvé son expression suprême dans l'œuvre d'un *Garshin*, légitime à outrance d'un *Stirner*, précurseur de la lyrique glorification du moi de Nietzsche, la lassitude de l'homme de la décadence et l'esprit plein d'espoir rénovateur qu'anime l'auteur anonyme de « *Rembrandt Edu-*

cateur » avec son idéal pangermanique, le mysticisme d'un Poë aspirant vers la fleur bleue de la beauté, et enfin l'idéale sérénité d'un Boëcfilin sont le fond de ces six essais dans lesquels le suggestif-critique suédois a tenté de fixer les principaux courants dominant cette fin de siècle où l'aube d'un siècle futur se prépare. Philosophie et savant consommé fouillant ses types avec une subtile précision, le poète rare qui est en Ola Hansson dont l'impressionabilité répond à la moindre vibration moderne a su faire de ces six portraits un poème rencontrant sa résonance intime dans l'âme inquiète de l'homme d'aujourd'hui en certains cas toutes ces phases diverses malgré leur apparent contraste.

JEAN DE NÉTHY.

LES REVUES

Nos camarades qui aiment les bonnes morsures, celles qui emportent le morceau, peuvent se réjouir de l'apparition de l'*Escarmouche*, sous la direction de Georges Darien, le terrible humoriste. Notre vieil ami, s'est entouré d'un groupe de dessinateurs, jeunes, audacieux, et qui n'en sont pas à leurs débuts ; parmi eux Willette, Anquetin, Vuillard. Le premier numéro contient un frontispice et une vigoureuse page d'Ibel, un très curieux Toulouse-Lautrec, presque blond, et la belle affiche de Willette pour Kleinmann.

La *Revue Encyclopédique* s'occupe de la défunte exposition de Chicago ; son prochain numéro contiendra le portrait de Léon Deschamps.

Merci au *Courrier Français* d'avoir bien voulu annoncer notre « spécial » de l'Affiche illustrée. A charge de bonne revanche.

SAINTE-CLAIRES.

LES THÉATRES

THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE. — *Les Rois*, pièce en quatre actes de M. J. Lemaitre.

La grande Artiste fait bien les choses : après avoir flanqué à la porte les critiques qui se sont présentés à la répétition générale, on a sabré impitoyablement les services des revues littéraires et même de quelques journaux quotidiens.

Mme Sarah Bernhardt ne perdra rien pour attendre, mon cher directeur, Léon Deschamps, ayant l'intention de me payer généreusement un poulain.

MARCEL BAILLIOT.

NOTE DE LA DIRECTION. — Notre aimable critique dramatique aura son poulain, j'en prends l'engagement ferme. Mais je tiens à dire ici que je ne partage pas les vues de la plupart des journalistes sur cette question : le service gracieux aux critiques. Ce n'est pas un droit que nous possédons et que l'on reconnaît, c'est une gracieuseté que l'on nous fait quand on nous offre un fauteuil. L'abonné paie pour que son journal lui donne certains compte-rendus, à nous de payer, quand on nous refuse l'entrée d'un spectacle, pour contenter notre clientèle.

Je ne m'indigne donc pas contre Mme Sarah Bernhardt, elle est dans son droit ; je suis plutôt tenté de la plaindre car ces messieurs lui feront payer cher sa conduite...



Regards littéraires d'un Yoghî⁽¹⁾



UAND on est pressé pour lire un volume de M. Victor Cherbiliez, ce qui peut arriver souvent, la recette est bien simple : il suffit de parcourir ce qui est entre guillemets.

L'encre dont se sert M. Octave Mirbeau semble tirée du fond d'un puits habité autrefois par la Vérité, mais dans lequel aurait mijoté pendant six mois le cadavre d'un jeune homme athée.

La France a des trésors d'indulgence pour les esprits brouillons, sauf pour ceux qui trahissent successivement tous les partis dans lesquels ils se sont glissés. C'est ce qu'exprime Voltaire dans un vers demeuré proverbial :

Tous les genres sont bons, hors le genre Andrieux.

Les amateurs de Dujardin me rappellent un peu trop le pavé de l'ours.

Lucrèce se donna la mort quatre cent soixante ans après les outrages de Tarquin. Tant il est vrai que le dégoût de la vie est plus insupportable que la perte de l'honneur.

De tous les jeans de lettres que j'ai rencontrés aucun n'a réussi à sculpter son rêve dans le marbre de Carrère.

Toutes les parties de la Bible se reliaient par un lien étroit. Le Cantique des cantiques lui-même, n'est-ce pas comme une réédition revue et dépravée du Livre de rut ?

Sous des apparences rajeunies et bien portantes l'occultiste Papus nous sert des doctrines déjà fanées du temps d'Apulée. Toute cette défroque est mangée aux mythes.

En ce qui touche Machiavel, il serait temps enfin de vulgariser l'opinion très juste qui fait de sa thèse un simple chef-d'œuvre d'ironie, et de représenter son Prince pour ce qu'il est, à savoir un mélancolique ancêtre du roi Carotte.

(1) Voir le no précédent.

On peut hardiment compter qu'à Paris il pleut en moyenne une fois par jour ; tout au moins, les jours où il ne pleuvrait pas, paraît le journal de M. Hébrard.

Dans ce qu'on appelle la philosophie écossaise je ne vois guère autre chose qu'un platonisme réduit en Locke.

Port-Royal ne fut pas toujours d'une rigidité sans merci. Dans son Discours sur les passions de l'amour il est tendre comme un agneau, Pascal.

Paul Hervieu connaît à merveille toutes les langues du sentiment, il les manie avec volubilité, mais il n'évite pas assez les Liaisons dangereuses.

En littérature, s'il ne faut pas s'inféoder corps et âme à un groupe, il serait imprudent aussi de s'en tenir trop à l'Aicard.

L'amiral Jurien de la Gravière se rattache malgré lui au romantisme. Du moins n'éprouve-t-on pas devant ses drames maritimes cette impression tragique que naturellement un récit de terre amène.

En ouvrant au hasard un volume de Barbey d'Aurevilly je crois entrer dans une vieille basilique désaffectée et pourtant pleine d'affection, où retentiraient les échos de je ne sais quel Sabbat Mater.

Le réquisitoire le plus sanglant contre la domesticité a été prononcé par M. de Bonald quand il a dit que l'homme est une intelligence « servie » par des organes.

J'ai beaucoup connu Eugène Delacroix. Aussi sais-je un gré infini au jeune Cazals de m'en représenter la vivante image.

On demandait un jour à Newton de prouver l'existence de Dieu. Il montra le ciel étoilé et dit simplement : « Voyez ». Je soupçonne fort qu'à ce moment passa une étoile filante.

Tout dégénère. Théophile Gautier vit l'art et Gauthier-Villars en rit.

Il est triste de songer qu'un talent aussi distingué que celui de Cicéron se soit dépensé le plus souvent pour des causes frivoles comme une misérable question de droit de pêche. Je fais allusion au *Pro murenâ*.

Jusqu'ici les philosophes s'étaient contentés de regarder ; le grand tort de M. Caro fut de vouloir toucher.

Corneille était dans le vrai. Quoi de plus dramatique que la lutte entre la passion et le devoir, et de plus attachant qu'une vertu qui commence à branler ?

Jamais la puissance de la littérature ne se fait mieux sentir que quand elle ridiculise un nom illustre ou ennoblit un nom vil. Par exemple, qui ne sourit en entendant rappeler Sancho le brave ? Et ce roi vaillant entre tous n'est-il pas désormais condamné par Cervantès, comme chez nous, par un inepte refrain, Dagobert, à un irrémédiable persiflage ?

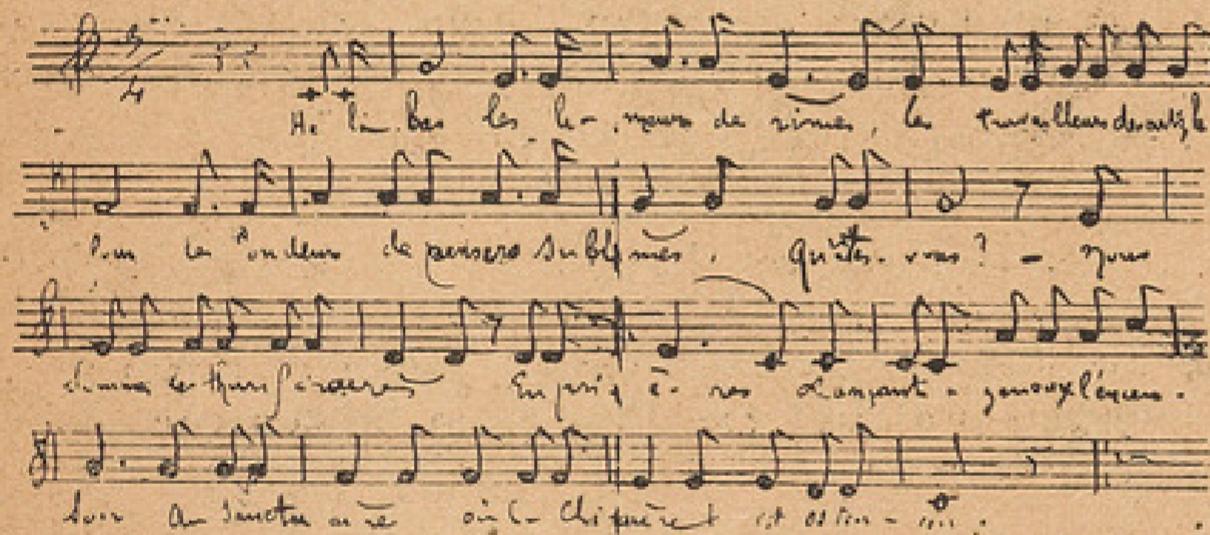
PAUL MASSON.



LES CHANSONS DE « LA PLUME »

Chanson des Thuriféraires

A Jules Chéret.



Hé là-bas ! les limeurs de rimes,
Les travailleurs des arts, les fous,
Les fondeurs de pensers sublimes,
Qu'êtes-vous ?

— Nous sommes les thuriféraires,
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir,
Au sanctuaire
Où la chimère
Est ostensorio.

Hé là-bas ! les rêveurs pudiques,
Les amoureux transis, les doux
Chercheurs de plaisirs platoniques,
Qu'êtes-vous ?

— Nous sommes les thuriféraires,
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir
Dans la chapelle
Où cœur fidèle
Est ostensorio.

Hé là-bas ! les amants lubriques
Et les courreurs de guilledous,
Les sensuels, les impudiques,
Qu'êtes-vous ?

— Nous sommes les thuriféraires
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir
Sans retenue
Vers la chair nue
Pour ostensorio.

Hé là-bas ! les clowns et paillasses,
Les charlatans et les filous
Et tous les êtres à deux faces,
Qu'êtes-vous ?

— Nous sommes les thuriféraires
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir
Dans une église
Où la bêtise
Est ostensorio.

Hé là-bas ! les chefs de ripailles
Les noceurs assoiffés et tous
Les dépuceleurs de futailles
Qu'êtes-vous ?

— Nous sommes les thuriféraires
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir
Devant la vieille
Dive bouteille
Pour ostensorio.

Hé là-bas ! les êtres à vendre,
Et les joueurs, et les grigous
Et tous les usuriers à pendre,
Qu'êtes-vous ?

— Nous sommes les thuriféraires
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir
Dans un asile
Où l'or en pile
Est ostensorio.

Hé là-bas ! les gens de bataille,
Des lauriers des héros jaloux,
Frappeurs d'estoc, frappeurs de taille,
Qu'êtes-vous ?

— Nous sommes les thuriféraires
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir
Dans l'oratoire
Où toute gloire
Est ostensorio.

Hé là-bas ! les gueux sans asiles,
Crève-faim sans mailles ni sous
Et tous les Robinsons sans îles,
Qu'êtes-vous ?

— Nous sommes les thuriféraires
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir
Sans paix ni trêve
Vers la mort brève
Pour ostensorio.

XAVIER PRIVAS.

LES MARINS RUSSES

CHANSON

(AIR : *Un bal à l'Hôtel de Ville*)

I

Mh ! vraiment, Paris les a r'cus
D'une façon sans pareille !
L' premier soir, ils n' s'entendaient plus
Acclamer qu' d'une oreille.
Puis, au bout d' deux jours,
Ils étaient tous sourds.
On n' pouvait pas mieux faire !
A répondre chaqu' fois
Ils s' cassèr'nt la voix....
Ils ont dû bien s' distraire !

II

Le Russe étant, comm' nous, nanti
D'un' bouch' par la nature,
On fit des banquets pour utili-
liser cette ouverture.
Tous furent délicieux.
Chacun d' ces messieurs
R partit pour la Russie
Avec une ma-
ladie d'estomac,
En disant : « J' vous r'mercie ! »

III

Un jour, pour les fair' digérer,
On les mit sur un' file,
Puis on leur fit, sans respirer,
Visiter tout la ville.
Quelqu'un leur montrait
Tout c' qui s'encontrait,
En outre des cim' tieres,
De divertissant
Et d'intéressant,
(Tel que les pissotières).

IV

Quand ils eur'nt bien vu les beautés
Dont tout Paris s'honore,
Leurs guid's s'écrièrent épates :
« Mais ils y voient encore ! »
Alors on les m'na,
Le soir, chez Nana,
Chez Irma, chez Lucie,
Au Moulin-Rouge où
L' pétomane, en jou'
Péta : « Viv' la Russie ! »

V

La nuit, autre genr' de bonheur...
Dans les banquets on cause :
Pendant qu' les dam's offraient de leur
Montrer encor quéqu' chose,
Les maris, tout bas,
Se disaient : « Y a pas !
Y a pas ! faut les distraire !
Or, que voulez-vous ?
La nuit, c'est pas nous
Pour tant qui pouvons l' faire ! »

VI

Et le lendemain, l' marin martyr,
En s' levant dès l'Aurore,
Vu qu'il était forcé d' sortir
Pour s'amuser encor,
Disait, transporté
De félicité,
A sa tendre compagne :
« Enfin !... heureus'ment
Que pour l'avanc'ment
Ça nous compt' comm' campagne ! »

VII

La set' finit à l'Opéra.
Paris, ville au cœur tendre,
S' disait : « La musiqu' les chang'ra.
Toujours, toujours entendre
Tant de gens crier
Doit les ennuier ;
Cett' soirée s'ra la seule
Leur offrant l' plaisir
D' entendre à loisir.
Enfin quelqu'un qui gueule ! »

VIII

Bref, cett' visit' de nos amis
Assur' la paix du monde.
A l'état dans l'quel les a mis
Notre affection profonde,
Ceux qu' nous n'aimons pas
Se demand'nt tout bas
C' qu'on pourrait bien leur faire !
Ils se tiennent coi...
Et voilà pourquoi
Nous n'aurons pas la guerre !

JACQUES FERNY.

CHANGEMENT DE FRONT !

A mon ami G..., diabétique.

AIR : Henri IV a découché.

I

D'PUIS l'arrivée à Bournemouth
Cornélius souffrait comme un chien ;
L' docteur Fraser n'avait qu'un but,
Soulager l' grand électricien.
L'autre, avec son sacré diabète,
Rendait tout : Fraser s' dit comm' ça :
Changeons d' posture, il aura p'têt',
Plus d'appétit de c' côté-là.

REFRAIN :

Cornélius va d' mieux en mieux
Je l'ai su par sa portière,
D' puis qu'il mang' par le derrière } bis.
Cornélius va beaucoup mieux.

II

Ce nouveau régime est très sage,
Les résultats sont merveilleux ;
Son rectum lui sert d'œsophage
Le malade redevient joyeux.
Cett' modification notable
Présente un grand inconvénient :
Il lui faut, pour s'asseoir à table,
Recourir à un expédient.
(Au Refrain).

III

Ce qui peut paraître agréable
Est un malheur ! voilà le hic :
Cornélius devient transportable,
D'après le nouveau diagnostic.
Le malade de Tankerville,
S'il n' craint plus les indigestions.
Ne pourra plus dîner en ville,
Même avec de grand's précautions !

(Au Refrain).

JOSEPH CANQUETEAU.



1

*Quand les poèt's s'en vont par un
C'est qu'ils n'aim'nt pas les importuns :
Ils march'nt très vite en se rangeant
Pour éviter d' peiner les gens
A qui ils s' trouv'nt devoir d' l'argent.*

2

*Quand les poèt's s'en vont par deux
C'est qu' le premier est amo'reux,
Et racont' ses amours, naïf,
Au s'cond qui l'écoute, attentif,
Pour s' fair' payer l'apéritif.*

3

*Quand les poèt's s'en vont par trois
Ils mépris'nt l'Institut, la croix,
Très haut — mais sans désespérer
D'avoir pour leur Quatorz' Juillet
Un tout p'tit bout d' ruban violet*

4

*Quand les poèt's s'en vont par quat'e
Chacun dit ses vers, plein d'épate.
L'un fait classiqu', l'autr' parnassien
Ou symboliste, on n' sait pas bien...
Y en a même un tas qui n' font rien.*



A. M. José-Maria de Hérédia.

5

*Quand les poèt's sont cinq ou six
Ils n' sont jamais du même avis.
Pourtant ils sav'nt à l'occasion
Décider sans discussion
D' renouv'ler la consommation.*

6

*Quand les poèt's sont sept ou huit
Ils boiv'nt des bocks jusqu'à minuit :
Mais l' café dont ils ont fait choix,
Pour tenir leurs séanc's, chaqu' fois
Fait faillite à la fin du mois.*

7

*Quand les poèt's sont neuf ou dix,
N'ayant pas un maravédis,
Ils s' consol'nt de n' pas déjeûner
En s' gargarisant d'un sonnet
Qui r'sert qu'équ' fois pour leur diner.*

8

*Quand les poèt's ne s'en vont plus,
Alors ils commencent à être lus :
Les éditeurs portent leur deuil,
Pendant qu'ils sont avec orgueil
Leurs derniers vers.. dans leur cercueil.*

CHARLES MOUGEL.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. — Imprimerie J. ROYER.